

L'influenceur

Roman

Andrée Sauriol

PROLOGUE

Théo Bolduc était un influenceur comme il y en a tant d'autres sur les réseaux sociaux. Il avait un blog personnel sur Instagram et environ 60,000 followers. Ce qui lui assurait un revenu annuel de plus de 150,000\$. Étant considéré comme une étoile montante dans le firmament des influenceuses et des influenceurs, il avait réussi à obtenir un partenariat avec Tim Hortons. Sponsorisé, il annonçait leurs produits avec enthousiasme.

Précisons cependant qu'il n'avait rien en commun avec Gab Dumont, un autre influenceur, adepte du mouvement masculiniste, qui sévissait sur les réseaux sociaux lui aussi. Le mouvement masculiniste, dont Gab Dumont se réclamait, prônait la supériorité de l'homme sur la femme. Laquelle devait être soumise à l'homme en tout temps. Si par malheur elle était mariée à l'un de ces mâles alphas version 2.0, elle devait se borner à rester à la maison pour élever les enfants. En bref, être une femme au foyer.

Mouvement rétrograde s'il en fut.

Non, pas de ça pour Théo Bolduc.

Lui croyait à l'égalité des sexes.

Il avait 30 ans, était célibataire, sans liaison pour le moment. Les études ne l'intéressant pas vraiment, il n'avait pas terminé son cégep. Ce qui ne l'empêchait pas de se prononcer sur à peu près tout sur son blog. Y inclus, la politique internationale à laquelle il ne connaissait strictement rien.

Mais les internautes qui le suivaient, probablement aussi peu renseignés que lui, n'y voyaient que du feu. Il faut dire qu'avec sa gueule de beau blond, ses yeux verts et son sourire facile, Théo Bolduc ne manquait pas de charisme.

Bref, tout allait plutôt bien pour Théo, quand son père, un homme qui s'était déguisé en courant d'air quand il avait deux mois et que par conséquent il n'avait jamais connu, se souvint avant de mourir d'un cancer généralisé, qu'il avait un fils.

Et du coup, Théo hérita d'une maison plus que centenaire, de style victorien, située rue Jeanne-Mance, entre le boulevard de Maisonneuve et la rue Sherbrooke. Soit en plein centre-ville. Wow !!

Mais il y avait un hic. Parce qu'il en faut toujours un, non ? La maison, sauvée in extremis de la démolition, avait cruellement besoin de réparations. Qui plus est, selon le notaire Lafrenière chargé de la succession, on la disait hantée.

Et pourquoi donc ? Et bien en 1920, soit une dizaine d'années après sa construction, un drame s'y était produit. Quel était ce drame ? Un homme s'était tiré une balle dans la tête après avoir tué, à coups de barre de fer, sa femme et ses deux enfants en bas âge. Horrible !!

Depuis lors, la légende voulait que l'homme erre comme une âme en peine (une âme damnée à coup sûr) dans la maison.

Bien entendu, feu Bolduc père ne l'avait jamais habitée. Il la louait. Et apparemment, toujours selon notaire Lafrenière, au fil des années, les locataires ne restaient guère plus que quelques mois dans la maison. Les derniers occupants (un couple dans la trentaine) étaient partis en abandonnant toutes leurs possessions. Disparus sans laisser d'adresse.

L'enquête avait démontré que l'homme faisait partie de la mafia montréalaise. Un règlement de compte ? La femme, une victime collatérale ?

Toujours est-il que la police avait fini par porter le dossier aux Affaires non résolues. Beaucoup plus nombreuses qu'on pourrait le croire d'ailleurs. Depuis lors, la maison était inhabitée et personne ne se bousculait au portillon pour la louer. L'auriez-vous louée connaissant son passé ? Probablement pas.

1

Théo Bolduc, qui n'avait jamais rien fait d'autre dans sa vie que d'être influenceur, un créateur de contenu (comme il se plaisait à dire), avait là un réel problème. C'était bien beau hériter d'une maison ancestrale, même meublée, mais que faire avec ce cadeau empoisonné ? Il n'avait aucune envie de payer des réparations considérables pour une maison qu'il ne comptait pas habiter.

Et les fantômes eux ?

Théo ne croyait pas du tout aux fantômes mais peut-être que parmi ses abonnés certains y croyaient et que ... ? Et ce fut là, que l'influenceur eut une idée qu'il crut géniale. Ainsi il posta sur Instagram la photo de la maison, raconta qu'il en avait hérité et qu'elle était hantée. Cela fait, il lança un défi à ses abonnés.

Qui aurait le courage d'y passer deux semaines avec lui ? Un post qui lui valu des milliers de nouveaux abonnés. Donc plus d'argent dans son compte en banque.

Parmi elles et eux, il en choisit six pour s'enfermer avec lui dans la maison "hantée". Trois femmes et trois hommes.

Des gens, entre 20 et 30 ans, qui disaient croire aux fantômes. Des gens qui, pensait-il, correspondaient à ses critères de sélection. Des gens qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Pas très prudent, direz-vous, avec raison.

Mais Théo Bolduc faisait confiance à son pif et à la vie. Sans compter que son sponsor Tim Hortons trouvait l'idée originale et offrait de défrayer une partie des dépenses pour nourrir et abreuver tout ce beau monde.

De plus, même s'il ne croyait pas aux fantômes, Théo croyait à la numérologie. Or en numérologie, le chiffre 7 était synonyme de mystères non résolus et de quête de la vérité. Ça tombait bien car avec lui, ils seraient sept à vivre et chercher la vérité pendant deux semaines dans la maison "hantée".

Théo était certain que ça ferait un malheur sur Instagram.

L'idée était-elle aussi géniale qu'il le croyait ?

Pas forcément.

2

Elle s'appelait Ludivine Langevin et avait 24 ans. Elle était secrétaire médicale, présentement au début de ses vacances annuelles. Ludivine avait le goût de l'aventure. L'année précédente, elle était allée au Népal. Évidemment, ce voyage au bout du monde avait grevé son budget. Tant et si bien qu'elle devrait faire des économies pour repartir ailleurs. Elle ne savait pas encore où.

Peut-être en Amazonie, ce serait marrant, non !

Ludivine Langevin était une internaute assumée. Récemment, elle était devenue membre du fan club de l'influenceur Théo Bolduc. Et comme de raison, elle avait vu le post de ce dernier sur la maison hantée dont il avait hérité. Ainsi que le défi qu'il lançait à ses followers.

Oh la la !!

Intéressée, Ludivine avait écrit sur le site de Théo Bolduc. Dit qu'elle croyait aux fantômes. Alors que ce n'était pas du tout le cas. Mais ça ne coûte pas cher de prétendre le contraire, avait-elle pensé.

Théo Bolduc, peut-être alléché par son joli minois et son physique de sportive sur son profil Instagram, l'avait choisie pour faire partie des six internautes qui s'enfermeraient avec lui dans la maison pendant deux semaines.

Ludivine n'en revenait pas d'une telle veine. Pensez donc, elle serait nourrie, logée presque gratos, dans une maison ancestrale. Une véritable aubaine. Et qui sait ce qui pouvait s'y produire pendant son séjour. L'aventure, quoi !

"Es-tu folle ? s'exclama Jérémie Dutrisac quand Ludivine lui apprit la nouvelle, alors que les deux amis prenaient un verre sur une terrasse rue Saint-Laurent. Précisons qu'entre Ludivine et Jérémie, il n'y avait rien de sexuel. Il était gay. Mais en tant qu'ami de longue date, (leur amitié remontait à l'époque de l'école primaire) il n'hésitait pas à lui donner son avis. Même quand elle ne le lui demandait pas.

"Qu'est-ce qu'il y a de fou là-dedans, objecta Ludivine.

"Ben voyons donc !! Tu ne connais pas ce Théo "j' sais pas qui". Pas plus que les autres qui seront là. Franchement, ce coup-ci, je ne te comprends pas, Ludivine."

"C'est ce qui fait la beauté de l'aventure, répliqua l'intrépide Ludivine.

Jérémie leva les yeux au ciel.

"Et puis continua Ludivine, ce sont deux semaines qui ne me coûteront pas cher. Ce qui me permettra d'économiser davantage pour mon prochain voyage."

"Je persiste à penser que c'est risqué, s'entêta Jérémie.

Qui des deux amis avait raison. Ludivine ou Jérémie ?

3

Début septembre. Pour beaucoup, la fin des vacances d'été, le retour à l'école, le retour au boulot. Et pour les membres de l'équipe d'enquête du lieutenant-détective Alexandre Denis, un retour aux "affaires sérieuses". Non pas qu'il n'y ait pas eu d'homicides pendant l'été et qu'ils aient chômé, mais c'était quand même un peu plus relax l'été, disons-le comme ça.

Ce matin-là, le lieutenant était allé avec son épouse, l'animatrice de télévision Kim Lemelin, conduire, pour la première fois, Chloé et Zoé à l'école. Les jumelles avaient maintenant six ans et c'était le temps pour elles de commencer leur vie d'écolières.

Les deux fillettes étaient excitées comme des puces. Leurs parents, beaucoup moins. Kim avait les larmes aux yeux. Alexandre, le cœur gros. Laisser aller les petites signifiait, pour eux, la fin de l'enfance insouciante de leurs petites princesses.

Bonjour les devoirs et les leçons. Les retours de l'école en larmes parce qu'elles n'avaient pas compris ci ou ça. Ou encore que tel ou tel enfant les avait ridiculisées, voire même malmenées. La vie, quoi !

Bref, Alexandre Denis n'était pas au meilleur de sa forme quand il arriva au Centre d'enquête ce matin-là. Ce fut donc, sans enthousiasme, qu'il convoqua la réunion de planification.

Vers la fin de la réunion, la sergent-détective Judith Chomsky annonça à ses collègues qu'elle était enceinte de trois mois.

Applaudissements nourris.

Même le sergent-détective Frank Régimbald, qui ne la portait pas spécialement dans son cœur, la félicita chaleureusement.

Certes, le lieutenant se réjouissait pour Judith (elle et son mari Tristan Delanoix désiraient tellement avoir un enfant). Comment ne pas se réjouir pour ce couple dont l'histoire d'amour peu banale était inscrite dans les annales de l'équipe.

En effet, quelques années auparavant, Tristan Delanoix, alors inspecteur à la Sûreté de Paris, était venu en stage au SPVM. Or malgré leur différence d'âge, Tristan avait dans la cinquantaine alors que Judith avait trente ans, elle et Tristan étaient alors tombés follement amoureux l'un de l'autre. Tristan avait quitté Paris et sa carrière pour vivre le grand amour au Québec avec sa dulcinée. Fallait le faire.

Judith enceinte ! Étant donné son humeur morose, Alexandre Denis entrevoyait déjà les absences pour cause de maux de dos, de visites chez le médecin ou de je-ne-sais-quoi encore. Et le congé-maternité qui allait forcément s'ensuivre. Donc moins d'effectifs. Car restrictions budgétaires obligent, Judith ne serait pas remplacée pendant son absence. Merde.

4

Le lieutenant s'apprêtait à lever la réunion quand le sergent-détective Dave Sans-Souci en sortit une complètement venue du champ gauche : "Avez-vous vu ça sur Instagram, demanda-t-il à la ronde, l'influenceur qui s'est enfermé avec six personnes dans une maison soi-disant hantée ?"

Hein !!

Évidemment, personne n'avait vu *Ça*.

Surtout pas le lieutenant pour qui le monde des influenceuses et des influenceurs sur Instagram ou TikTok était aussi étranger et lointain qu'un voyage intergalactique vers Andromède ou Omega Centauri. Sans parler des maisons hantées.

Voulez-vous bien me dire à quoi ça rime, pensa-t-il tout bas.

"Où veux-tu en venir, Dave, questionna-t-il, sachant fort bien que Sans-Souci ne mentionnait pas l'événement pour rien.

"Pour l'instant, nulle part, lieutenant. Mais, à mon avis, c'est une situation potentiellement dangereuse."

"À cause des fantômes, rigola Frank Régimbald.

Tout le monde rit.

"Je comprends ce que Dave veut dire, intervint la sergent-détective Marie Garneau. "C'est un huis clos un peu comme dans le roman d'Agatha Christie "Les Dix Petits Nègres." Pour le bénéfice de ses collègues qui ne connaîtraient l'histoire, Marie Garneau la résuma : "Cinq femmes et cinq hommes invités sur une île déserte, sans

moyen de communiquer avec l'extérieur, meurent les uns après les autres. Sauf que dans le cas présent, ils sont sept et l'île déserte est la maison qu'on dit hantée."

"Les Dix Petits Nègres", ce titre-là n'était pas très politiquement correct, nota le sergent-détective Jérôme Vandal.

"Oui mais, à l'époque, ça ne dérangeait personne. Depuis 2020, le titre français a changé pour "Ils étaient dix", répliqua Marie Garneau.

"Heureusement que les temps ont changé, fit la sergent-détective Aya Diouf, elle-même une superbe noire et chose rare, aux yeux bleus.

Pendant que les membres de son équipe discutaient littérature policière et sémantique, la question du huis clos soulevée par Marie Garneau titilla la curiosité d'Alexandre Denis. Hum ... un huis clos. S'adressant à Dave Sans-Souci, il lui dit : "Montre-nous ce que tu as vu sur ... heu ..."

"Instagram, lieutenant."

"Moui, c'est ce que j'allais dire, bougonna ce dernier.

Sans-Souci eut la prudence de ne rien ajouter.

Dans l'équipe, l'aversion du lieutenant pour tout ce qui avait trait aux réseaux sociaux était bien connue. Et si l'on ne voulait pas subir une longue tirade sur leur nocivité, il était préférable de procéder sans discuter quand un événement l'intriguait suffisamment pour demander à voir.

5

Tout le monde était massé devant l'écran d'ordinateur de Dave Sans-Souci.

Et tout le monde vit *Ça*.

Ça étant d'abord l'influenceur, un jeune homme du nom de Théo Bolduc qui vantait avec ardeur les produits Tim Hortons. Il les vantait avec tellement de conviction qu'un peu plus et les enquêteurs se précipitaient chez Tim Hortons pour acheter, qui un café à la vanille, qui une danoise aux bleuets, qui un sandwich au poulet grillé.

"Il est sponsorisé, expliqua inutilement Dave Sans-Souci.

"On ne l'aurait pas deviné, fit Judith Chomsky. Le fait qu'elle soit enceinte ne l'empêchait pas d'émettre des commentaires aigres-doux, selon son habitude.

Et pendant cet échange de propos très inspirants, sur l'écran, Théo Bolduc avait cessé de vanter les produits Tim Hortons. Il racontait maintenant qu'il avait hérité d'une maison qu'on disait hantée.

On voyait la maison, de style victorien, située sur la rue Jeanne-Mance et c'était tout juste s'il n'en donnait pas l'adresse. Le lieutenant nota que la maison n'était pas située très loin du Carré Saint-Louis où il habitait.

Même qu'il avait remarqué cette maison plus que centenaire. Ne serait-ce que pour son architecture. Alors, si lui pouvait l'identifier, d'autres le pouvaient aussi. D'autres pas forcément bien intentionnés.

Pas très prudent, ce Théo Bolduc, pensa-t-il.

Sur l'écran, Théo Bolduc continuait son boniment :

"J'ai choisi six personnes, que je vous présente à l'instant, et qui ont accepté de s'enfermer avec moi dans la maison pendant deux semaines. Nous ne nous connaissons pas, mais ensemble nous partons à la chasse aux fantômes."

Ensuite, Théo Bolduc introduisait les personnes qui l'accompagneraient.

Trois femmes : une secrétaire médicale en vacances, une journaliste indépendante, une styliste de mode autonome. Trois hommes : un informaticien sans emploi pour l'instant, un philosophe-auteur, ainsi qu'un étudiant en psychologie. Toutes et tous dans la vingtaine. Et toutes et tous avaient accepté de participer au coût de l'épicerie.

Pratico-pratique quand même, Théo Bolduc.

Puis il précisait que dans la maison, il n'y avait pas de télévision mais une bibliothèques pleine de livres. Les téléphones cellulaires et les laptops de tout un chacun étaient autorisés. Évidemment sans cellulaire et sans laptop, où irait-on de nos jours, songea le lieutenant; il avait beaucoup de difficulté à se soumettre à ce qu'il appelait "l'esclavage technologique".

Et parlant d'esclavage technologique, Théo Bolduc ajoutait qu'il avait fait installer un modem et le WIFI de telle sorte que personne ne serait complètement coupé du monde extérieur.

Théo Bolduc concluait : *"Avec moi, nous sommes sept et en numérologie le chiffre sept est synonyme de mystères non résolus et de quête de la vérité. Suivez-nous dans notre quête de la vérité."*

Ben dis donc, la numérologie en prime. Oh boy, oh boy !!

Renversant, invraisemblable.

Sidérés, les détectives (à l'exception de Sans-Souci qui l'avait déjà entendu), se demandaient s'ils n'étaient pas subitement passés dans la quatrième dimension. Vous savez, un peu comme dans la série télévisée The Twilight Zone. Une série présentée d'abord en 1960, en reprise présentement sur Netflix.

"Je vous l'avais bien dit que c'était spécial, fit Dave Sans-Souci.

"Ah pour être spécial, c'est spécial, commenta le lieutenant, songeur. "Mais, ajouta-t-il, à ce que je sache, aucun meurtre n'a été commis. Et nous travaillons aux Homicides. Donc..."

"Ça ne nous concerne pas, fit le sergent-détective Frank Régimbald.

"Je n'ai rien dit de tel, Frank, rétorqua Alexandre Denis.

"Je ne vois pas ce qu'on peut faire, s'entêta Régimbald.

"Moi, oui. Continuons à surveiller ce que Bolduc publie sur heu ..."

"Instagram, lieutenant, compléta obligeamment Sans-Souci.

"Exactement, Dave. Et tu t'en occupes. Dans tes temps libres, bien entendu."

"Okey Dokey, lieutenant."

6

Le surlendemain, le lieutenant-déetective Alexandre Denis rentrait chez lui, vers 21h00, après une journée très chargée. La journée avait commencé par une prise de bec téléphonique assez corsée avec son supérieur immédiat, le commandant Brière. Ce qui n'était pas nouveau, évidemment.

Mais là, trop c'était trop.

Brière hurlait au téléphone à un point tel que le lieutenant avait éloigné le récepteur de son oreille. À son tour, il avait haussé le ton et l'appel c'était terminé par un non-lieu. Zéro partout. À suivre ...

Ensuite, dans l'après-midi, il avait dû se rendre dans l'arrondissement Rosemont-La Petite Patrie où s'était produit un double meurtre suivi d'un suicide. Un homme avait tué sa propre mère et sa conjointe à coups de hache pour ensuite se tirer une balle dans la tête. Du sang avait giclé partout; sur les murs, les fauteuils et le tapis du salon où le carnage avait eu lieu. Une scène de crime à faire frémir d'horreur, même l'enquêteur chevronné qu'il était.

Or malgré sa fatigue physique et mentale, le lieutenant fit un détour rue Jeanne-Mance, histoire de jeter un nouveau coup d'oeil à la maison dite hantée.

Une impulsion. Une curiosité de flic. Un besoin de comprendre l'in vraisemblable, l'incompréhensible ? Probablement tout ça.

Ce soir-là, un épais brouillard couvrait la ville.

On eut dit que même la nature contribuait à renforcer l'impression d'étrangeté

qu'Alexandre Denis ressentit quand il vit quelques fenêtres éclairées dans la maison. Des fenêtres qui projetaient une lueur blafarde aux alentours.

Il pensa aux personnes enfermées avec l'influenceur Théo Bolduc. *"Nous sommes sept*, avait-il dit en faisant allusion à je ne sais quelle absurde signification du chiffre sept en numérologie.

Et depuis deux jours, Bolduc, fidèle à sa promesse, livrait ses impressions sur Instagram. Selon les rapports qu'en faisait Dave Sans-Souci, qui suivait l'action dans ses temps libres, apparemment tout le monde se portait bien et personne n'avait encore aperçu le moindre fantôme.

Aucune surprise là, songea Alexandre Denis. N'empêche qu'il avait un curieux pressentiment, qu'il attribua à la fatigue, que tout n'irait pas bien d'ici peu.

7

Quand Alexandre Denis rentra chez lui, Kim, sa femme adorée, l'attendait dans la cuisine. "As-tu mangé, lui demanda-t-elle après l'avoir embrassé.

"Euh ... juste un sandwich pas mangeable, comme d'habitude."

"Ils devraient faire un effort à la cafétéria du Centre d'enquête, non !"

"Oui, mais ils ne le font pas, ricana Alexandre.

"Armande a laissé du pâté chinois au four pour toi, mon amour."

"Armande est dans sa chambre, je suppose."

"Mais oui. Elle regarde ses émissions de télé favorites."

Armande était la nounou et cuisinière en résidence. Un luxe que les Lemelin-Denis pouvaient se permettre. Et qu'ils se permettaient compte tenu de leurs salaires respectifs. Kim Lemelin, étant animatrice à la télévision d'état, était très bien payée, merci. Et le lieutenant avait atteint un niveau où son salaire commençait à valoir la peine qu'il se donnait aux Homicides du SPVM en coffrant des tueurs.

"Les enfants sont couchés, j'imagine."

"Les jumelles dorment à poings fermés depuis 20h00. Leur début à l'école les excite mais les épuise un peu, évidemment."

"Évidemment. Et Nicolas, lui ?"

"Il est dans sa chambre à étudier. En principe du moins. Pourquoi ne vas-tu pas lui dire deux mots pendant que je sors le pâté chinois du four et que je te prépare une salade du chef."

"Merci ma chérie. Et bonne idée, je monte lui parler."

Nicolas, le fiston de 15 ans, n'étudiait pas. Ni en principe ni autrement. Quand Alexandre arriva, le jeune était rivé devant son écran d'ordinateur. Et devinez ce qu'il regardait avec autant d'intérêt.

Théo Bolduc racontant ses salades sur Instagram.

"Heille man, fit Nicolas en guise de salut. As-tu vu ça ?"

Alexandre sourcilla. La manie qu'avait son fiston de l'apostropher avec un "Heille man" l'énervait au plus au point. Encore heureux qu'il ne lui donne pas du "bro" ou du "dude". C'était autant de pris. "Mmm ... ouais, j'ai vu ça, répondit-il.

"C'est full cool, man ! Tu trouves pas ?"

"Pourquoi trouves-tu ça *full cool*, Nicolas ?"

"Ben voyons, man, une maison hantée et tout près d'ici en plus. C'est too much. Ils vont avoir pas mal de fun à chasser les fantômes."

"Tu crois aux fantômes ?"

"No way, man. Mais c'est le fun quand même de suivre la game."

"Mouais ... Et tes devoirs et tes leçons ?"

"On a congé de devoirs et de leçons cette semaine. Parce que c'est la rentrée au collège. Fait que ..."

"Ah bon, je vois."

Ce qu'Alexandre voyait surtout était que la génération de son fils était à des années-lumière de la sienne. Des expressions anglaises, en veux-tu en v'là. Congé de devoirs et de leçons après deux mois de vacances. Les pauvres choux, il faut les ménager. Sans parler d'Instagram, de Tiktok et du reste ...

Quand il redescendit rejoindre Kim, Alexandre se trouvait vieux.

Il avait 45 ans, son fils 15 ans. Trente ans d'écart d'âge. Trente ans qui lui en paraissaient soixante.

"Oh toi, rigola Kim en le voyant, tu viens d'avoir un choc générationnel."

"Une fois de plus, oui."

"Prendrais-tu un verre de rouge avec ... "

"Et même deux, peut-être."

8

Vers 22h00 ce soir-là, rue Jeanne-Mance, dans la maison "hantée".

Théo Bolduc était dans le salon affalé dans un fauteuil en velours vert olive lequel, comme tout le reste du mobilier, avait sûrement connu des jours meilleurs. Il était seul. Les autres étaient toutes et tous dans leurs chambres. Et heureusement qu'il y avait des chambres pour tout le monde. C'était déjà assez pénible comme ça.

Théo Bolduc était déçu.

Même qu'il se demandait quelle mouche l'avait piqué quand il avait eu l'idée, qu'il croyait géniale, de réunir des gens, qu'il ne connaissait pas et qui ne se connaissaient pas entre eux non plus.

Et tout ça, dans une maison hantée qui ne l'était pas bien entendu. Lui le savait mais les autres, eux ? Croyaient-ils qu'elle l'était ? En tout cas, ils attendaient une manifestation quelconque. Ou du moins, le prétendaient. Mais étaient-ils sincères ?

Il avait beau raconter sur Instagram que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, ce n'était pas vrai.

Déjà des tensions se faisaient sentir. Il y en avait deux qui ne pouvaient pas se piffer. Les autres commençaient à trouver le temps long. Le confinement leur pesait et pour tout dire, ça lui pesait aussi.

Dans le groupe, il y avait un végétarien qui se plaignait que la bouffe végétarienne fournie par Tim Hortons était immangeable. Une autre qui disait que son matelas était trop mou; qu'elle dormait mal parce qu'elle avait l'impression de flotter dans son lit.

Et puis il y avait le philosophe qui entendait des bruits la nuit et prétendait que ça l'empêchait de dormir. Ben oui coudonc, les planchers de bois craquaient comme dans n'importe quelle vieille maison. La tuyauterie était bruyante et il y avait probablement des rats dans la cave. Après tout, pensait Théo Bolduc, je ne leur ai pas promis un séjour dans un hôtel cinq étoiles.

Quand même, il y avait eu un épisode amusant qu'il avait raconté sur Instagram. Deux des femmes étaient allées fureter dans le grenier. Là où étaient remisés des vieux meubles, des coffres en bois et des boîtes en carton contenant des vêtements, certains datant du siècle dernier. Or elles étaient redescendues en hurlant qu'elles y avaient vu un fantôme. Vérification faite, il s'agissait d'un mannequin revêtu d'une robe de 1920.

C'était drôle et tout le monde avait ri. Mais pas longtemps.

À part ça, rien que des plaintes, des plaintes et encore des plaintes.

Au diable la numérologie, le chiffre 7 et la quête de la vérité ! Ce soir-là, l'influenceur Théo Bolduc en avait un peu ras-le-bol.

9

Théo Bolduc l'ignorait mais ce même soir, il n'était pas le seul à en avoir un peu ras-le-bol. Dans sa chambre, la plus petite, située au troisième étage, l'étage le moins bien chauffé, Ludivine Langevin se demandait ce qu'elle faisait là.

Bien sûr, dans une maison normale on ne chauffait pas au début septembre. Sauf que dans cette maison plus que centenaire et pas normale du tout, elle était transie de froid. Obligée de porter un pull en laine pour réussir à dormir la nuit.

Elle aurait pu laisser tomber ces quinze jours de vacances à la gomme, continuer à travailler et ramasser ses sous pour aller en Amazonie. Eh bien non, elle avait préféré relever le défi de cet influenceur de malheur, Théo Bolduc. Oui, elle pensait naïvement que l'aventure en vaudrait le coût. Tu parles toi, d'une aventure.

Ah ! comme il était loin son voyage au Népal.

Katmandou, ses sanctuaires, ses temples. Chitwan, au pied de l'Himalaya, ses rhinocéros, ses tigres du Bengal. Bhaktapur, la Cité des dieux, son architecture, ses sculptures anciennes.

Oui, le Népal était bien loin.

Tandis que là, elle était coincée avec ...

... Théo Bolduc, un imbécile heureux. La journaliste indépendante, une névrosée. La styliste de mode, une pimbêche. L'informaticien sans emploi, un bavard qui parle pour ne rien dire. Le philosophe-auteur, mon œil, un crétin qui se prend pour un Don Juan en plus. L'étudiant en psychologie, un fils à papa celui-là.

C'était autant de charmantes réflexions au sujet de ses compagnes et compagnons que se faisait Ludivine Langevin dans sa petite chambre sombre et humide. Et même si elle n'y croyait pas une miette, pas le moindre fantôme à l'horizon pour brasser la cage.

Peut-être exagérait-elle ?

Peut-être était-elle légèrement déprimée ?

10

Le samedi matin, vers 9h00, un appel fut placé au 911.

Peu avant 11h00, le commandant Brière téléphona au lieutenant-détective Alexandre Denis. Lequel s'apprêtait à aller au parc avec les jumelles Zoé et Chloé. Les petites étaient encore à l'âge heureux où l'on aimait aller jouer au parc du coin de la rue. Surtout quand papa les poussait sur les balançoires.

Alors elles s'envolaient vers le ciel en riant.

Depuis leur dernière prise de bec, le commandant et le lieutenant ne s'étaient pas parlé; ni l'un ni l'autre ne voulant reconnaître ses torts. Comme d'habitude.

Le lieutenant était-il surpris de l'appel de Brière ?

Non. Car en dépit de leur contentieux, un appel du commandant le samedi signifiait qu'un meurtre avait été commis quelque part. Et qu'il devrait s'en occuper. Ce qui ne manqua pas, bien entendu.

"Ouin ... on vient d'avoir un appel au 911. Un corps a été trouvé dans la cave d'une maison sur Jeanne-Mance. Un meurtre, semble-t-il."

Faisant comme si rien ne s'était produit entre eux, Brière donna l'adresse exacte au lieutenant : "C'est pas loin de chez toi. Vas donc jeter un coup d'oeil subito presto. Compris."

Bon le "Compris" Alexandre s'en serait bien passé. Mais "subito presto" était quand même une nette amélioration comparée aux "Chriss de câlisse de tabarnak" monnaie courante chez le commandant Brière.

Mais ce n'était pas pour ce "noble effort" de la part de Brière que le lieutenant, à son grand regret, expliqua à ses jumelles : "Je viens d'avoir un appel de mon patron. Malheureusement, mes amours, il faut que j'aille travailler."

Zoé et Chloé étaient déçues. Cependant à six ans, elles comprenaient que papa allait capturer des méchants. Elles étaient très fières de lui. Il était leur héros.

En fait la principale raison pour laquelle Alexandre abandonnait son projet d'aller au parc avec les jumelles, était que la demeure dont parlait Brière était la maison "hantée". Le curieux pressentiment, qu'il avait eu quelques jours auparavant et qu'il avait attribué à la fatigue, se concrétisait. Sauf qu'il n'avait pas imaginé à quel point.

Un meurtre.

Merde !

11

Le lieutenant prit le temps d'appeler les sergents-détectives Dave Sans-Souci et Frank Régimbald chez eux pour qu'ils viennent procéder à l'enquête de voisinage. Lui arriva sur les lieux du crime vers midi.

Déjà, les deux patrouilleurs, qui avaient pris l'appel logé au 911 et fait office de premiers répondants, avaient établi un périmètre de sécurité. Toute cette partie de la rue Jeanne-Mance, entre Maisonneuve et Sherbrooke, était fermée à la circulation. À l'intérieur du périmètre, plusieurs autos-patrouille. Des policiers en uniforme, venus prêter main-forte à leurs collègues, montaient la garde, l'oeil aux aguets.

Avant d'entrer dans la maison, le lieutenant questionna brièvement les deux patrouilleurs, premiers répondants. Il apprit alors que la victime, trouvée dans la cave, était un homme qui faisait partie de : "... la gang de crackpots enfermés là-dedans, raconta l'un des patrouilleurs en désignant la demeure.

Le lieutenant retint un sourire.

.....

À l'intérieur de la maison, l'influenceur Théo Bolduc, et désormais cinq des six "crackpots" qui avaient l'insigne honneur de passer deux semaines enfermés avec lui, étaient réunis dans un salon où dominaient les tons de vert olive et de beige foncé.

L'ensemble lugubre et déprimant à souhait. Assez pour donner des envies de meurtre aux plus pacifiques, pensa le lieutenant.

Les trois femmes et les trois hommes incluant Bolduc, avaient la mine défaite.

Un des leurs avait été assassiné et qui, je vous le demande un peu, serait soupçonné ? L'un d'entre eux, évidemment. Du moins, c'est ce qu'on lisait dans leurs regards effarés.

Après s'être présenté, le lieutenant demanda immédiatement à voir le corps. Il prendrait les noms et les dépositions après. Une chose à la fois. Et pour l'instant, le plus pressé était de voir le corps.

Théo Bolduc, qui avait lui-même fait le 911, le conduisit à la cave. En descendant l'influenceur lui apprit qu'un pathologiste examinait présentement le mort dont il lui révéla le nom : "Il s'appelle ... heu ... il s'appelait Christophe Pelletier, un philosophe."

Le lieutenant en prit mentalement note.

Théo Bolduc lui demanda s'il pouvait remonter : "Je ne tiens pas à le revoir comme ça, fit-il en grimaçant.

"Je comprends, répondit le lieutenant qui, de toute manière, n'avait aucune envie de l'avoir dans les pattes, celui-là. Pas dans l'immédiat en tout cas. Plus tard, il aurait tout le loisir de le questionner. Et ne s'en priverait pas.

12

Dans la cave, où régnait un désordre indescriptible, Christophe Pelletier, son pyjama en lambeaux, gisait ensanglanté dans la chambre de la fournaise.

Le pathologiste judiciaire Jean-Sébastien Larue-Lajoie, JSLL pour les intimes, était accroupi près de la victime. JSLL et le lieutenant se connaissaient très bien. Pour la bonne raison que JSLL était le conjoint de la sergent-détective Aya Diouf, un membre de l'équipe d'enquête. Autant dire que JSLL faisait partie de la "famille".

Et tant qu'à parler "famille"... Nora Gauvin, une autre pathologiste judiciaire (en congé ce samedi-là), étant la conjointe du sergent-détective Léo Nguyen, faisait, elle aussi, partie de la "famille".

Toutte est dans toutte, comme dirait l'autre.

JSLL paraissait perplexe : "Ouais, dit-il, après avoir salué le lieutenant, "il a été frappé de cinquante coups de couteau ... Je pense qu'ils étaient deux à le poignarder."

"Ah oui ! Pourquoi dis-tu ça ?"

"Deux couteaux ont été utilisés et pas avec la même force."

"Ah !!"

"Bon, j'en saurai plus à l'autopsie, évidemment. Mais oui, à première vue, c'est ce que je pense."

"Pas avec la même force, dis-tu. Un homme et une femme ?"

"Ou deux femmes, l'une plus forte que l'autre. Ou deux hommes, l'un plus fort que l'autre. Ou bien un homme faible et une femme forte."

"Peux-tu être un peu plus obscur, s'esclaffa le lieutenant.

JSLLE eut un mince sourire : "Je fais de mon mieux pour t'aider !"

"Ah pour m'aider, y a pas à dire ça m'aide, rigola le lieutenant. JSLLE rigola aussi.

"Blague à part, fit ce dernier, je pense qu'un homme était de la partie pour pouvoir maîtriser ce gaillard-là."

"Tu as probablement raison, répondit le lieutenant en examinant attentivement le cadavre. Il m'a l'air grand et athlétique, ajouta-il.

"J'ai souvent raison, rétorqua JSLLE, pince-sans-rire.

"Mouais ... Une heure approximative du moment de la mort, alors ?"

"Oh, je dirais entre 3h00 et 6h00 ce matin."

"La sorte de couteaux utilisés, as-tu une idée de ... ?"

"Probablement des couteaux de boucher bien aiguisés. Il a mis du temps avant de mourir. Il a tenté de se défendre. Je note des lacérations sur ses mains et ses bras ... C'est un coup de couteau porté à l'artère carotide qui l'a achevé."

"Et c'est ici qu'on l'a tué, c'est bien ça ?"

"Aucun doute à ce sujet-là." JSLLE était laconique comme d'habitude.

Voyant qu'il n'en apprendrait pas davantage, le lieutenant abandonna : "Ouais ... Et bien je te laisse. Il faut que je remonte questionner les ..."

"Ouin ... et bien bonne chance parce que ces gens-là m'ont l'air pas mal cinglés." Que JSLLE se laisse aller à porter un jugement de valeur était chose très rare. Si rare que le lieutenant le crut sur parole : "Bon et bien, je vais aller voir ça de plus près ... Oh et dis-moi quand comptes-tu procéder à l'autopsie ? demanda-t-il en se gardant bien d'offrir d'y assister. Les autopsies lui donnaient la nausée.

Étonnant chez un homme habitué à voir des cadavres. Était-ce à cause de la lumière des néons dans la salle d'autopsie, de l'odeur du formol dans lequel on conservait les cœurs, les cerveaux, les viscères que l'on sortait des corps pour y faire des prélèvements par la suite. Était-ce à cause du bruit de la scie découpant les crânes ?

Toujours est-il que le lieutenant préférait ne pas assister aux autopsies. JSLL, qui le savait, ne lui lança pas d'invitation : "Pas avant lundi et ça, c'est dans le meilleur des cas, répliqua-t-il.

"Fais un effort veux-tu, insista Alexandre Denis, sachant fort bien que le pathologiste se faisait toujours un peu prier, mais finissait quand même par livrer la marchandise.

JSLL eut un autre mince sourire : "Ouais, on verra."

13

Quand le lieutenant remonta, deux techniciens de l'Identification judiciaire, qu'il avait appelés en renfort, s'affairaient à recueillir des indices. Il leur signala que le crime avait été perpétré dans la cave : "Mais portez une attention spéciale aux couteaux de boucher sur le plan de travail dans la cuisine. Il se peut qu'on s'en soit servi pour tuer la victime."

"Okay, lieutenant."

Cela fait, Alexandre Denis retourna auprès des six personnes qui l'attendaient patiemment (Avaient-elles et ils le choix ? Non) dans le salon. Un salon, toujours aussi lugubre d'ailleurs.

À la demande du lieutenant, ils s'identifièrent l'un après l'autre.

Les femmes : Ludivine Langevin, secrétaire médicale. Josée Ferland, journaliste indépendante. Sophie Tardif, styliste de mode.

Les hommes : Normand Roy, informaticien sans emploi pour le moment. Frédéric Côté, étudiant en psychologie. Et bien entendu, Théo Bolduc, l'influenceur.

À la question : "Que faisiez-vous entre 3h00 et 6h00 ce matin ?"

Tous répondirent qu'ils dormaient. Le lieutenant n'était pas surpris de la réponse. Bien entendu, personne n'allait avouer qu'elle ou il était dans la cave occupé(e) à poignarder Christophe Pelletier. Mais il lui fallait poser la question tout en observant attentivement leurs gestes, leurs mimiques. Parfois la technique donnait de bons résultats. Mais pas cette fois.

À une autre question : "Qui était pour vous, Christophe Pelletier ?" Tous, sans exception, s'accordèrent à dire, dans le style "je ne-veux pas-parler-en mal-d'un-mort-mais ..." que Christophe Pelletier, parce qu'il était philosophe, se pensait supérieur, était méprisant à leur égard et très flirt avec les femmes. Trop, semblait-il.

Sous leurs airs faussement désolés, tous s'acharnaient à noircir la victime. Pas une once d'empathie pour son triste sort, songea le lieutenant : "Quelqu'un d'entre vous peut me dire ce que monsieur Pelletier faisait en pyjama dans la cave pendant la nuit ?"

Ludivine Langevin leva la main, mimant une écolière à l'école primaire. Comme pour signaler qu'elle trouvait les questions idiotes : "Il racontait qu'il y avait des rats dans la cave. Qu'il les entendait la nuit et ça l'empêchait de dormir, paraît-il. Alors peut-être qu'il est allé vérifier. C'est possible, non, fit-elle avec un petit sourire narquois.

"En tout cas, il n'était pas le seul à y être allé, puisqu'on l'a poignardé dans la cave. Et ce ne sont sûrement pas des fantômes qui ont fait ça. N'est-ce pas mademoiselle Langevin, rétorqua sèchement Alexandre Denis.

Ludivine Langevin fit la moue.

Elle ne doit pas avoir l'habitude qu'on lui réplique, celle-là, pensa le lieutenant. Il était de plus en plus persuadé qu'il avait affaire à une bande d'adolescents attardés; de je-me-moi-et-après-moi-le-déluge. Et qui se foutaient de sa gueule en plus.

Dire qu'il avait laissé tomber son projet d'aller au parc avec ses jumelles pour se retrouver plongé dans leur univers parallèle. Un univers qui lui était complètement étranger et qu'il ne voulait pas réellement connaître.

14

Les dernières questions du lieutenant étaient pour Théo Bolduc.

"À quelle heure exactement avez-vous fait la découverte du corps ?"

Réponse : " Vers 8h30 environ ... Désolé, je ne peux pas être plus précis."

"Et pourquoi êtes-vous descendu dans la cave à ce moment-là ?"

"Je suis allé vérifier le niveau d'huile dans la fournaise. Certains, parmi nous trouvent que c'est froid dans la maison, alors j'ai pensé que ..."

"Et le niveau d'huile vous convenait-il, monsieur Bolduc ?"

"Heu ... oui ... "

"Ah bon, ça me rassure, ironisa le lieutenant qui commençait à perdre patience. Pas très convaincante cette histoire de niveau d'huile et de fournaise, pensait-il.

"Et incidemment, monsieur Bolduc, je vous demande de ne rien publier sur Instagram, pour l'instant, fit-il le plus poliment qu'il put.

"Mais je ne peux pas faire ça. Je suis un créateur de contenu, moi. Mes followers vont se demander ce qui se passe." Théo Bolduc était dans tous ses états.

Créateur de contenu, voyez-vous ça : "Ne vous en faites pas pour vos followers, monsieur Bolduc. Les journalistes vont se charger de les renseigner quand ils sauront qu'un meurtre a été commis ici, répliqua froidement Alexandre Denis.

Théo Bolduc ouvrait la bouche pour riposter quand le lieutenant lui coupa le sifflet : "Je demande également à tout le monde de continuer à vivre dans cette maison."

"Mais jusqu'à quand ? s'enquit Sophie Tardif, la styliste de mode, très inquiète.

"Jusqu'à la fin de l'enquête, mademoiselle Tardif."

"Mais c'est impossible ! s'écria Théo Bolduc.

"Au contraire, c'est très possible. Vous étiez tous prêts à vivre ici pendant deux semaines et vous n'y êtes que depuis cinq jours. Quelques jours de plus ne vous feront pas de mal." La dernière chose que le lieutenant souhaitait était que cette bande-là s'évanouisse dans la nature. Et il les soupçonnait toutes et tous d'en être tout à fait capables. Ni vu ni connu. Bye ! Bye !

"Sinon, ajouta-t-il, je vous arrête pour entrave à la justice." Alexandre Denis n'était pas sûr à 100% que sa menace tiendrait la route devant un juge mais flûte, il en avait plus qu'assez.

La menace fut accueillie avec des murmures de protestation.

Théo Bolduc, lui, suait à grosses gouttes.

15

Quand le lieutenant quitta les lieux vers 21h00, le pathologiste JSLL était parti depuis longtemps. Les techniciens de l'Identification judiciaire depuis peu. Eux, avec entre autres, des échantillons sanguins prélevés près du cadavre dans la cave.

Et parlant de cadavre, les paramédics étaient venus le chercher, l'avaient mis dans un body bag et emporté : destination la morgue. Quant aux couteaux de boucher et bien qu'ils paraissaient avoir été soigneusement nettoyés, ils furent mis dans des sacs en plastique pour indices. Avec les échantillons sanguins, le tout serait scellé et emporté pour être soumis aux tests de la Police scientifique.

Qui sait ce qu'on pourrait trouver.

Peut-être qu'en poignardant la victime, les meurtriers s'étaient blessés ? Et pour les couteaux, une empreinte de pouce oubliée ? À moins qu'on ait porté des gants pour perpétrer le crime. Or, la maison avait été fouillée de fond en comble et pas le moindre gant et/ou vêtements tâchés de sang. Vérifications faites et manque de pot, les ordures ménagères avaient été ramassées très tôt, le matin même.

Alors si l'on voulait trouver des vêtements ou des gants tachés de sang, il n'y avait rien d'autre à faire que d'aller fouiller au dépotoir municipal. Et ça, le lieutenant s'y refusait. Il y avait des limites à tout, bon dieu de merde !!

Et pour l'enquête de voisinage, Sans-Souci et Régimbald avaient fait chou blanc. Personne, aux alentours, n'avait vu ou entendu quoi que ce soit. Rien de bien étonnant puisqu'on était dans un quartier où les gens étaient individualistes avant tout.

En d'autres termes, ils se mêlaient de leurs oignons.

Bilan de la journée : il faudrait attendre le rapport d'autopsie et celui de la Police scientifique pour avoir une idée plus précise. Si, comme le supposait JSLL, ils étaient deux à poignarder la victime, qui, parmi les "adolescents attardés", détestaient assez Christophe Pelletier pour le tuer de manière aussi cruelle ?

Certes, il y avait une autre possibilité.

Celle où des voleurs se seraient introduits dans la maison, auraient été surpris par le pauvre Christophe venu chasser le rat dans la cave, se seraient jetés sur lui armés, comme par hasard, de couteaux de boucher. Une possibilité si infime qu'Alexandre Denis n'y croyait pas. De toute manière, il n'y avait aucun signe d'entrée par effraction. Pas de vitre brisée, pas de serrure forcée.

Donc, les meurtriers étaient parmi les "crackpots, les cinglés, les adolescents attardés ou à la limite, les zigotos". Appelez-les comme vous voudrez, c'était du pareil au même. En sortant, le lieutenant prit une grande bouffée d'air frais.

16

Le lendemain matin, un dimanche, en principe Le jour du Seigneur pour ceux qui y croyaient encore. Ce qui n'était pas le cas du lieutenant-détective Alexandre Denis. Pas plus que ce n'était celui des sergents-détectives Léo Nguyen et Marie Garneau appelés en renfort pour l'occasion. Ils étaient donc trois de l'équipe au Centre d'Enquête.

Et pourquoi ces vaillants détectives étaient-ils au Centre d'Enquête par un beau dimanche matin de septembre ?

Et bien il s'agissait pour eux de trouver, sur Internet, tout ce qu'il y avait à trouver sur la bande de zigotos enfermés dans la maison "hantée".

Évidemment, Léo Nguyen pour ses talents de pirate informatique, ou ce qu'on appelait, dans l'équipe, "ses compétences transversales". Marie Garneau se débrouillait plutôt bien aussi. Quoique pas autant que son collègue Nguyen, mais pas mal du tout quand même. Quant au lieutenant, il était là surtout comme soutien moral. Parce qu'en terme de compétences transversales et même de compétences tout court en matière d'informatique, il était nul ou presque.

Vers midi, les trois flics prirent une courte pause pour aller chercher des mauvais sandwiches jambon-fromage et du café imbuvable à la cafétéria. Vers 15h30, les sergents-détectives Nguyen et Garneau avaient réussi à glaner plusieurs informations sur les zigotos. Certaines plus pertinentes que d'autres.

Le lieutenant déclara alors "qu'il était temps de faire le point".

De toute manière, c'était ce qu'il pouvait faire de mieux.

Car s'il avait été seul à chercher, on aurait sûrement pas glané grand-chose.
Disons, à sa décharge, qu'il en était conscient.

On fit le point.

17

D'abord, tous les zigotos (le lieutenant avait finalement opté pour cette appellation laquelle étant synonyme d'énergumène, définissait bien, selon lui, les six personnes réunies dans la maison "hantée") étaient célibataires, sans attaches, pour l'instant. De toute évidence, il n'y avait pas une mère ou un père de famille qui aurait accepté de s'engager dans une aventure aussi insensée.

À tout seigneur tout honneur, les détectives avaient commencé par la victime. Enfin si l'on pouvait parler d'honneur quand on avait été poignardé à mort.

Donc, Christophe Pelletier, 29 ans. Un an auparavant, Christophe avait réussi à être édité chez un obscur éditeur qui avait accepté de publier un premier essai philosophique. Lequel essai, avait été rapidement classé dans les invendus. Ce qui n'empêchait pas le philosophe de s'exprimer ex cathedra sur les réseaux sociaux. Et de mépriser tous ceux et celles qui n'étaient pas de son avis. Aussi, de se vanter de ses conquêtes féminines.

En un sens, ces détails confirmaient les dires de ses camarades zigotos à son sujet. Était-ce suffisant pour le trucider ?

Pour des gens normaux, sûrement pas.

Les zigotos étaient-ils des gens normaux ?

Là était la question.

Ludivine Langevin : À dix-huit ans, elle rêvait d'être comédienne. Le hic était qu'elle avait échoué à l'examen d'entrée de l'École nationale de théâtre. Ludivine s'était

alors inscrite à un cours de secrétariat médical. Et parce qu'elle était intelligente et avait du bagout, elle avait vite trouvé un poste dans une clinique médicale réputée. Depuis lors, Ludivine était allée en voyage au Népal. De nombreuses photos publiées sur Instagram le prouvaient. Et toujours sur Instagram, elle disait planifier un prochain voyage en Amazonie. À 24 ans, Ludivine Langevin était-elle une comédienne frustrée de ne pas l'être ? Possible. Mais était-elle une tueuse pour autant ?

Josée Ferland, 27 ans, la journaliste indépendante, paraissait, pour sa part, très satisfaite de son sort. Elle avait fait ses études en journalisme à l'Université Concordia. Parfaitement bilingue, elle collaborait à divers magazines francophones et anglophones. Et ça fonctionnait pour elle. Pouvait-elle s'être infiltrée chez les zigotos pour pondre un nouvel article ? Irait-elle jusqu'à tuer pour "épicer" ledit article ?

Sophie Tardif, 26 ans, la styliste de mode et la plus belle des trois femmes. Le genre à faire tourner les têtes sur son passage. Si belle qu'elle était tombé dans l'oeil de Christophe Pelletier (avant sa mort, évidemment). Or contrairement à ce qu'elle avait déclaré, elle connaissaient très bien la victime puisqu'il avait été son amant.

Et qui avait quitté qui ?

De fait, c'était lui qui avait laissé tomber la belle Sophie après l'avoir utilisée à sa guise. Le pire, dans cette affaire de cœur qui n'en était plus une, était que Christophe s'en était vanté sur les réseaux sociaux. En décrivant, avec une précision quasi chirurgicale, le corps de la belle Sophie et les choses qu'il lui faisait.

Un vrai gentleman, ce Christophe. Avait-il payé sa goujaterie de sa vie ? Sophie Tardif avait-elle décidé de se venger ?

Normand Roy, 27 ans, informaticien sans emploi pour l'instant. Et probablement pour longtemps. Quatre ans auparavant, il était à l'emploi d'une banque bien connue au Québec. Ainsi, il avait accès à toutes les données des clients. La tentation était forte d'en profiter. Normand Roy n'y avait pas résisté. Dommage pour lui, car il s'était fait prendre en flagrant délit d'initié. Jugé coupable d'un vol de données qu'il avait vendues à prix

fort, il avait fait un an de prison. Par la suite, il avait été libéré sous caution. Depuis lors, il était en quête d'emploi. Un tel passé paraissait très mal sur un CV. Normand Roy était-il amer au point de poignarder quelqu'un pour se défouler ?

Frédéric Côté, 23 ans, étudiant en psychologie à l'UdeM. Le plus jeune de la bande de zigotos. Fils unique d'un riche entrepreneur en construction et d'une mère psychiatre, avec ses cours en psychologie, il semblait vouloir suivre la voie tracée par sa mère. Le problème avec lui : il aimait faire la fête dans les bars branchés de la métropole. Sur Instagram, on le voyait éméché avec des copains et des copines, toutes et tous aussi éméchés que lui.

Quel sorte de psychologue deviendrait-il ? L'avenir le dirait. Mais était-il capable de tuer quelqu'un à coups de couteau ?

Enfin, Théo Bolduc, l'influenceur, 30 ans.

Sur lui les détectives n'avaient plus rien à apprendre. L'héritage d'un père qu'il n'avait pas connu, la maison "hantée", la numérologie et le chiffre 7, le défi à ses followers : deux semaines avec lui dans la maison ancestrale dont il avait hérité.

Oui, il avait placé l'appel au 911.

Mais était-il innocent pour autant ?

Pas forcément.

18

On était toujours dimanche, il était près de 17h00.

Comme l'on pouvait s'y attendre, la cueillette de renseignements sur les zigotos posait plus de questions qu'elle n'apportait de réponses. C'était ce dont le lieutenant et ses deux acolytes discutaient maintenant.

"Théo Bolduc a peut-être orchestré le meurtre avec un des autres, avança Nguyen.

"Pour avoir plus de followers. Ouais ... c'est possible, répondit le lieutenant.

"C'est bien connu les mystères et les drames attirent le monde, ajouta Nguyen.

"À moins qu'ils aient tous été dans le coup, fit Marie Garneau.

"D'après JSLL, ils étaient deux à le poignarder. Probablement une femme et sûrement un homme à cause de la force avec laquelle certains coups ont été donnés, précisa le lieutenant. Marie Garneau revint à la charge :

"J'insiste. S'ils étaient tous dans le coup, ils pouvaient tout aussi bien s'être passé les deux couteaux, non. Pensons au Crime de L'Orient Express d'Agatha Christie, ils étaient douze à poignarder la victime, lieutenant, et ..."

"Ah non, Marie. Pas encore Agatha Christie ! Je ne suis pas Hercule Poirot, moi, plaisanta Alexandre Denis.

Avec sa haute taille et son physique d'athlète, le lieutenant était physiquement, du moins, tout le contraire du petit homme rondouillard créé par la célèbre auteure de roman policiers. Bonne joueuse, Marie Garneau rigola : "Vous n'avez pas l'allure d'Hercule Poirot, c'est certain. Mais la situation se peut quand même, lieutenant."

"Marie n'a pas tort, fit Nguyen, rigolant lui aussi.

"Bon, je vois que je suis en minorité ici, déclara Alexandre Denis en riant. "Je suggère donc que nous terminions la session pour aujourd'hui. Pour les hypothèses farfelues ou pas, attendons d'avoir les rapports de l'autopsie et de la Police scientifique."

"Ouf !! s'exclamèrent Garneau et Nguyen dans un bel ensemble.

Et ce fut sur cet accord plus qu'enthousiaste, que les trois détectives rentrèrent chez eux, souper en famille. Après tout, on était encore dimanche.

19

Ce dimanche-là, chez les Lemelin-Denis, Armande, l'incomparable nounou et cuisinière en résidence, avait préparé deux énormes plats de lasagnes et une salade du chef (un repas classique du dimanche soir).

Et personne dans la maisonnée ne s'en plaignait. Surtout pas Nicolas, lequel se resservit de larges portions à trois reprises. Et ça, le lieutenant ne pouvait le lui reprocher. Car lui-même, à 15 ans, mangeait tout autant, sinon plus.

Bref l'atmosphère était à la détente.

Plus tard, dans la soirée, Armande s'étant discrètement retirée dans sa chambre, Zoé et Chloé couchées, Nicolas, également dans sa chambre, sans doute occupé à texter à Noémie sa blonde, ensuite à jouer aux jeux vidéo, Kim et Alexandre se retrouvèrent seuls au salon pour finir la bouteille de Barolo entamée au souper.

De fait, c'était plutôt Alexandre qui la finissait. Kim, surveillant sa ligne (qui n'avait pas besoin de l'être), prenait une tisane. En veine de confidences, Alexandre lui raconta les événements de la fin de semaine.

La découverte du corps rue Jeanne-Mance, sa rencontre avec les zigotos et les recherches faites à leur sujet. Évidemment, Kim connaissait le phénomène des influenceuses et des influenceurs, mais elle n'était pas au courant de l'affaire Théo Bolduc; de son héritage, de la maison soi-disant hantée et du reste.

Et ce, pour une raison très simple. Eh ben oui, en tant qu'animatrice d'une émission d'affaires publiques à la télévision d'état, elle avait d'autres chats à fouetter

pour le moment. En effet, un scandale politique ébranlait les colonnes du temple au parlement d'Ottawa. Il s'agissait d'une sombre affaire d'ingérence étrangère dans le processus électoral avec la complicité de membres du gouvernement, semblait-il.

Kim devrait probablement se rendre à Ottawa pour réaliser quelques entrevues. N'empêche qu'elle écoutait ce que lui racontait son mari avec une attention soutenue. Sur son visage, on pouvait lire de l'étonnement, presque de l'incrédulité. Qui sont ces gens assez fous pour ... ?

Quand Alexandre eut fini son exposé, elle lui dit : "Es-tu certain que ce sont deux de ces zigotos, comme tu les appelles si bien, qui ont commis le meurtre ?"

"Oh oui."

"Et tu trouves que de leur demander de rester enfermés dans la maison jusqu'à la fin de l'enquête est une bonne mesure ?"

"Non. Mais si je ne veux pas les perdre dans la nature, c'est la moins pire des solutions pour l'instant, grimaça Alexandre.

"Mouais ... Tu ne crains pas qu'ils filent à l'anglaise quand même ?"

"Possible, mais j'en doute ... Idéalement, j'aimerais avoir une surveillance de 24/7 mais à cause des restrictions budgétaires, c'est impossible."

"Et si l'enfermement, le stress inévitable que ça va provoquer chez ces gens-là, les pousse à s'entretuer."

"Tu ne dramatises pas un peu, Kim."

"Oui mais ... Une enquête, ça peut être long, non ?"

"Pas celle-là ... Et j'espère que tu ne penses pas sérieusement que je vais leur donner l'occasion de s'entretuer. Et puis ils ne sont pas complètement coupés du monde. Ils ont leurs téléphones cellulaires, leurs ordinateurs personnels, le WIFI et je ne sais quoi encore. De toute manière, je dois retourner les voir pour leur faire signer une déposition en règle, ensuite les interroger un à un. Et là, je les attends dans le détour."

Kim n'était pas convaincue.

"Hum ... Je ne doute pas de tes capacités de détective, mon chéri, mais il me semble que cette fois, ta méthode est un peu tirée par les cheveux."

Kim avait raison et Alexandre en était très conscient : "À situation pour le moins inusitée, méthode un peu tirée par les cheveux, j'en conviens, se défendit-il avec un demi-sourire.

"Dis-moi, Alexandre, as-tu consulté le commandant Brière, demanda Kim avec un demi-sourire, elle aussi.

Alexandre s'esclaffa : "Je ne le consulte pas tout le temps et tu le sais Kim."

Sur les entrefaites, le téléphone cellulaire d'Alexandre émit un bip. Et pas n'importe quel bip. Un bip insistant, mécontent. Si tant était qu'un bip puisse être mécontent, bien entendu.

Sur l'écran, le numéro de téléphone du commandant Brière s'affichait

Ce dernier avait laissé plusieurs messages depuis son "subito presto "du samedi matin. Messages auxquels Alexandre n'avait pas donné suite : "Parlant du loup, il rapplique, fit-il en prenant l'appel.

"Heille, mon hostie, j' pensais que t'étais mort. J' veux te voir dans mon bureau demain matin, 9h00. C' tu assez clair."

Pas de doute, c'était l'authentique Brière qui revenait en force.

Le Brière des tabarnaks, des câlisses, des maudites marde, des chriss et autres gracieusetés du même acabit. Alexandre soupira mais répondit qu'il serait là à 9h00, le lendemain matin.

20

Pendant ce temps, dans la maison "hantée", les zigotos avaient mangé en silence tout en se regardant en chien de faïence. Tout le monde soupçonnant tout le monde. Qui parmi eux avait tué Christophe Pelletier ?

Plus tôt, dans la journée, Ludivine Langevin, qui n'avait pas un talent de cuisinière émérite, avait tout de même réussi à faire cuire un jambon accompagné de pommes de terre sautées. Josée Ferland avait préparé une salade du chef. Sa spécialité avait dit la journaliste indépendante.

Et heureusement, pensait Ludivine, que cet imbécile heureux de Théo Bolduc avait fait des provisions suffisantes pour durer au moins deux semaines.

Après le repas, la vaisselle lavée et rangée par Normand Roy, l'informaticien et Frédéric Côté, l'étudiant en psychologie (les deux, et il fallait leur donner ça, avaient tenu à faire leur part) tout le monde était monté à sa chambre.

Sauf Théo Bolduc, l'influenceur et créateur de contenu. L'imbécile heureux, selon la définition de Ludivine Langevin, était dans le salon et broyait du noir.

Et pas qu'un peu. Il avait le moral à terre.

Durant la journée, Théo avait eu plusieurs appels de journalistes de la presse traditionnelle. Il leur avait raccroché la ligne au nez. Et pour ses followers, aucun ne s'était manifesté. À croire qu'ils étaient tous occupés ailleurs, un dimanche. De toute manière, il n'aurait pas répondu à leurs messages, s'il y en avait eu. Hier, le grand policier à l'air pas commode, lui avait foutu la trouille.

Il ne devait pas faire bon de le défier celui-là.

Comment avait-il pu, lui, le créateur de contenu, se mettre dans une situation semblable. Théo Bolduc n'était pas du tout heureux assis dans un fauteuil à moitié défoncé, dans le salon, toujours aussi lugubre, de la maison dont il avait hérité pour son plus grand malheur.

21

Ce même dimanche soir, Ludivine Langevin rongea son frein dans sa chambre quand elle eut un appel de son ami Jérémie Dutrisac.

"J'ai appris pour le meurtre. Ça fait la une de tous les journaux et on en parle même à la télé. Je n'ai pas osé t'appeler hier mais ..."

"Ne me dis surtout pas, je t'avais prévenue, bougonna Ludivine.

"Je n'en avais pas l'intention, mon amie, protesta Jérémie.

"Mouais ... Je sais, je suis dans de sales draps. Ici l'atmosphère est à couper au couteau. Demain, on va sûrement être interrogés les uns après les autres."

"Justement, que dit la police ?"

"Rien de bon. Mais j'ai l'impression que ça ne sera pas facile. L'enquêteur principal, un certain Alexandre Denis, semble soupçonner l'un d'entre nous."

"Et toi ?"

"Quoi, moi ?"

"Soupçonnes-tu quelqu'un ?"

"Bof, je préfère ne rien dire au téléphone."

"Pourquoi ?"

"Ici, les murs peuvent avoir des oreilles."

"Ben voyons !!"

"C'est comme ça. On a aucune intimité ici. En plus, la police nous oblige à continuer à vivre dans cette fichue maison pendant les deux semaines prévues."

"Ouais, c'est embêtant, ça."

"Très embêtant ! Et si tu veux tout savoir, oui, je regrette mon choix de vacances, cette année."

"Ma pauvre chérie. Si tu veux, je peux t'appeler tous les soirs jusqu'à ce que ce soit fini, répondit Jérémie.

Il n'osait pas révéler le fond de sa pensée à son amie. S'il y avait un tueur ou une tueuse dans la maison, peut-être qu'il ou elle récidiverait. À moins que Ludivine ... Mais non, Ludivine n'était pas une tueuse. Pas elle ...

"Oui, appelle-moi tous les soirs. Ton support moral me fait du bien, murmura Ludivine sans grande conviction.

22

Lundi, 9h00, quartier général du SPVM, dans les locaux du commandant Brière. Cette fois, pas de café *latte* de bienvenue. Pas de bonjour, non plus.

"C'est rendu qu'il faut que j'apprenne dans le journal qu'un dénommé Christophe Pelletier a été poignardé à mort dans la cave de la maison rue Jeanne-Mance. C'tu normal ça, mon tabarnak ?"

Le lieutenant-détective Alexandre Denis ne s'attendait à ce qu'on lui déroule le tapis rouge. Mais une fois de plus, trop c'était trop. Il éleva la voix : "Si vous me promettez de ne pas m'interrompre avec des sacres, commandant, je vais vous en apprendre davantage sur l'affaire que *vous* m'avez imposée un samedi de congé."

Le commandant était muet d'étonnement. La riposte mordante de son subordonné n'était pas prévue à son agenda de bully en chef.

"Je n'ai pas entendu votre réponse, commandant, continua froidement Alexandre Denis. Zut à la fin !

"OK, tu peux parler, concéda Brière du bout des lèvres.

Le commandant paraissant avoir compris son message non équivoque, le lieutenant parla. Il refit toute l'histoire depuis le début.

L'héritage de l'influenceur Théo Bolduc. La maison soi-disant hantée, le défi à ses followers, sa rencontre avec ceux qu'il appelait les zigotos, sa décision de leur intimer de ne pas quitter les lieux durant l'enquête. Sans oublier les recherches faites à leur sujet, le dimanche, en compagnie de Marie Garneau et Léo Nguyen.

"Bien entendu, je retourne les voir cet après-midi pour leur faire signer une déposition en règle et les interroger un à un."

Le commandant tombait des nues : "Ils sont complètement fous ces câ... hum, ces gens-là." Brière allait dire ces câlisses-là, mais s'était repris juste à temps. Le lieutenant en prit bonne note. Il nota également que Brière ne critiquait pas la méthode un-peu-tirée-par-les cheveux. Étonnant tout de même, pensa-t-il.

"Je les surnomme les zigotos, commandant."

"Ha, ha, ha, elle est bonne celle-là. Ben oui, les zigotos !! Et tu y vas seul ou .. "

"Avec Aya Diouf. Elle est libre présentement, commandant."

La sergent-déetective Aya Diouf avait été avocate pour la défense avant d'entrer dans la police. Elle connaissait la loi par coeur. Avec les alinéas, les virgules, les points virgules et tout le bazar. "Excellent choix, approuva Brière.

Normalement, le commandant aurait sans doute dit "Comme ça, tu ne risques pas de te mettre les pieds dans les plats, mon hostie". Mais il n'en fit rien.

Remarquez que, même s'il l'avait fait, ça n'aurait nullement égratigné l'ego d'Alexandre Denis. Lequel, en plus d'être diplômé en techniques policières, était détenteur d'une maîtrise en criminologie et d'un doctorat en sociologie. Certes, il ne brandissait pas ses diplômes tous les jours, mais le commandant connaissait très bien son niveau de scolarité. Et pourtant, il ne ratait pas une occasion de le rabaisser.

Mais pas cette fois.

Je devrais sortir mes griffes plus souvent, se dit le lieutenant, non sans un certain amusement.

Justement, le bully en chef repentant, pour l'instant, prononça alors la phrase qu'il aurait dû prononcer dès le début de la rencontre : "On prend-tu un bon café *latte* !"

"Mais certainement, commandant."

Le commandant Brière se dirigea illico vers la machine à espresso *latte* Go automatique que sa femme lui avait offerte deux ans auparavant.

Machine hautement technologique dont il était très fier et qu'il traitait toujours avec beaucoup de respect. Avec beaucoup plus de respect qu'il n'en témoignait envers ses subordonnés.

Il était comme ça Brière.

23

Lundi après-midi, rue Jeanne-Mance, chez les zigotos.

Ils avaient tous rempli et signé leurs dépositions sous l'oeil attentif de la sergent-déetective Aya Diouf. Dépositions qui valaient ce qu'elles valaient. Étant donné que deux d'entre eux avaient probablement poignardé à mort Christophe Pelletier.

Mais lesquels ?

Précisons que la très belle Aya Diouf avait fait son effet. On eut dit que les zigotos n'avaient jamais vu une noire aux yeux bleues. Peut-être ne savaient-ils même pas que le phénomène existait. Surtout pas dans la police.

D'un commun accord, Alexandre Denis et Aya Diouf avaient décidé que le lieutenant poserait les questions alors qu'Aya prendrait des notes. Les interrogatoires commencèrent par les femmes. Non pas parce que c'était plus facile, mais tout simplement, par politesse.

On avait un minimum de savoir-vivre dans la police.

.....

Alors pour le minimum de savoir-vivre, on repassera.

Ludivine Langevin, la première à être interrogée, n'avait pas du tout l'air d'apprécier le minimum de savoir-vivre. Ludivine, une femme brune au regard de braises, de taille moyenne, le genre sportif, avait le visage fermé de quelqu'un (quelqu'une dans son cas) décidée à se taire.

Ou à sortir les griffes au besoin.

Ce que Ludivine ignorait était que le lieutenant en avait vu d'autres et des pires. Ne jamais les attaquer de front. Tenter de les amadouer d'abord : "À ce que je comprends, vous aimez voyager, mademoiselle Langevin, commença-t-il. "J'ai vu les photos du Népal que vous avez publiées sur Instagram. Très belles photos !"

Ludivine qui s'attendait à tout sauf à cette entrée en matière, ne put que répondre : "Merci." Les lèvres pincées, toutefois.

"Et je constate que vous avez le goût de l'aventure puisque vous avez l'intention de vous rendre en Amazonie, l'année prochaine. Très intéressant !"

Sur le visage, de moins en moins fermé de Ludivine Langevin, se lisait un mélange de Ben voyons donc !! et de passion, oui, oui, oui. "J'aime beaucoup voyager, découvrir des cultures différentes, fit-elle, pas tout à fait désamorcée mais presque.

"Alors pourquoi avez-vous accepté de relever le défi de Théo Bolduc ? J'ai l'impression que ça ne vous ressemble pas."

"Heu ... Parce que j'économise pour mon voyage en Amazonie et puis ... je, je ... trouvais l'idée amusante, répondit Ludivine, complètement désamorcée.

"Et vous trouvez l'idée toujours aussi amusante ?"

"Pas du tout !"

"Croyez-vous aux fantômes, mademoiselle Langevin ?"

"Certainement pas !!"

"C'était pourtant l'une des conditions posées par Théo Bolduc, non ?"

"Oui mais, je pense que lui-même n'y croit pas et n'y a jamais cru."

"Ah bon. Et les autres ?"

"Je ne sais pas. On ne se parle pas beaucoup. Surtout depuis que ... Tout le monde soupçonne tout le monde."

"Et vous, qui soupçonnez-vous ?"

Ludivine battit des paupières : "Aucune idée."

"Et bien merci, mademoiselle Langevin, pour votre collaboration."

"C'est tout ! s'étonna Ludivine. Un peu comme à regret.

"C'est tout pour le moment, répliqua le lieutenant, énigmatique.

24

"Ton avis, Aya ? demanda le lieutenant à sa collègue après le départ de Ludivine Langevin et en attendant l'arrivée de Josée Ferland, la journaliste indépendante.

"Je pense que, contrairement à ce que Ludivine Langevin affirme, elle a une bonne idée de qui a tué Christophe Pelletier ... Et elle a peur."

"C'est mon impression, aussi."

"La question est de savoir pour qui ou bien de qui elle a peur."

"Exactement, Aya. Est-elle l'une des coupables ? Ou connaît-elle les noms des coupables ?"

.....

Josée Ferland était une petite femme aux cheveux noirs courts et bouclés, au nez retroussé qui lui donnait un air espiègle. On ne sentait aucune agressivité chez-elle. Un vague malaise peut-être, mais c'était normal dans le contexte.

D'ailleurs, très rares étaient les personnes interrogées par la police, après un meurtre sanglant, qui trouvaient ça rigolo. Josée Ferland, toute journaliste était-elle, ne faisait pas exception.

"J'ai lu plusieurs de vos articles, mademoiselle Ferland, fit le lieutenant d'entrée de jeu. Intéressants !"

"Merci lieutenant. C'est gentil, répondit la journaliste avec un charmant sourire. Un contraste frappant après le "merci" aux lèvres pincées de Ludivine Langevin.

N'empêche qu'un charmant sourire pouvait être trompeur.

Du moins, c'était ce que le lieutenant se disait en posant la question suivante :
"Dites-moi pourquoi, alors que vos articles sont réfléchis, bien documentés, vous avez accepté de relever le défi de Théo Bolduc, un influenceur ?"

"Je trouvais l'initiative originale."

"Est-ce à dire que, puisque la maison est censée être hantée, vous croyez au paranormal, mademoiselle Ferland ?"

"Euh ... pas exactement, lieutenant."

"Mais vous comptiez écrire un article sur votre séjour ici, n'est-ce pas ?"

"Oui, je l'avoue." Toujours le charmant sourire mais, moins prononcé.

"Donc un meurtre sanglant agrémenté d'une touche de paranormal ne peut qu'ajouter à l'impact de l'article, n'est-ce pas."

Le charmant sourire avait complètement disparu : "Pour qui me prenez-vous !! Vous pensez que j'aurais profité de ... ou pire encore, que j'aurais commis le meurtre."

"Je n'ai rien dit de tel, mademoiselle Ferland."

"Non, mais vous le sous-entendez, fit la journaliste indignée.

"Allez-vous l'écrire cet article ? "

"Avec les soupçons que vous portez sur moi, me croyez-vous assez bête pour l'écrire, maintenant !!"

"Et bien merci, ce sera tout pour aujourd'hui, mademoiselle Ferland."

Josée Ferland sortit de la pièce sans saluer, drapée dans sa dignité offensée.

"Woah, fit Aya Diouf, après son départ, elle a l'épiderme fragile, celle-là."

"En effet."

"Assez fragile pour commettre un meurtre ?"

"Je ne sais pas. Laissons-la mariner dans son jus et on verra ce que ça donne, répondit pensivement Alexandre Denis.

25

Sophie Tardif, la styliste de mode, était effectivement très belle. Grande, mince, de longues jambes fuselées, les traits délicats, le teint diaphane. Avec ses cheveux blonds miel, légèrement ondulés, longs jusqu'à la taille, ses grands yeux verts, on eut dit, une sylphide.

Elle s'avança dans la pièce d'un pas aérien avec toute la grâce d'une princesse de conte de fée. Or dans ses beaux yeux d'un vert si pur que l'on pourrait facilement s'y noyer, il y avait plus qu'un vague malaise. Une furtive lueur de méfiance, voire de défi. Bien entendu, la furtive lueur n'échappa pas aux regards avertis des deux détectives. Ils étaient imperméables aux beaux yeux fussent-ils d'un vert très pur.

Immédiatement, Alexandre Denis attaqua avec une question qui n'en était pas vraiment une : "Vous connaissiez bien Christophe Pelletier, n'est-ce pas mademoiselle Tardif ?"

"Pas plus que ça ... Enfin depuis que je suis ici, oui un peu, rétorqua la très belle Sophie sans sourciller.

"Et si je vous disais que vous le connaissiez avant d'être ici, que répondriez-vous, mademoiselle Tardif ?"

La sylphide se troubla un tantinet : "Heu... je ne vois pas où vous voulez en venir, lieutenant."

"Ah ! vous ne voyez pas. Vous êtes bien certaine de ne pas voir, mademoiselle Tardif ?"

Le lieutenant offrait généreusement une chance à la belle Sophie de dire la vérité. Laquelle persista et signa : "Non, je ne vois pas."

"Dans ce cas, laissez-moi éclairer votre lanterne et vous y verrez peut-être plus clair, mademoiselle Tardif. N'est-il pas vrai que vous avez été la maîtresse de Christophe Pelletier pendant quelques mois. Qu'il vous a quittée et s'en est vanté sur les réseaux sociaux en décrivant avec précision ... hem ... vos ébats."

C'était dur, cruel même.

Le lieutenant n'était pas spécialement heureux de devoir en arriver là. Surtout quand il vit les yeux d'un vert si pur s'embuer de larmes. À moins que ce soit des larmes de crocodile ? Ce qui n'était pas impossible. Il attendit donc patiemment la réponse.

"Je ... oui, j'ai été sa maîtresse et je ne le regretterai jamais assez, avoua Sophie Tardif, les yeux pleins d'eau.

Là, larmes de crocodile ou pas, Sophie Tardif ne mentait pas. Bien sûr qu'elle ne regretterait jamais assez son aventure avec feu Christophe Pelletier. Quelle femme trouverait amusant d'avoir été bernée par un goujat semblable ? Aucune.

Cependant, une question demeurait et le lieutenant la posa : "Alors dites-moi pourquoi, sachant qu'il serait ici, vous avez quand même accepté le défi ?"

"J'ignorais qu'il y participerait."

"Désolé de vous contredire, mademoiselle Tardif, vous le saviez. Vous l'avez appris quand Théo Bolduc a identifié, sur Instagram, les personnes qui vivraient ici avec lui pendant deux semaines."

La sylphide, aux yeux d'un vert si pur (qui n'avait plus de larmes aux yeux), dut admettre que, oui. C'était effectivement à ce moment-là qu'elle avait su que son ex-amant serait présent dans la maison.

"Et c'est au même moment que vous avez concocté le plan de venger votre honneur en le poignardant ?"

"Mais pas du tout, s'écria la belle Sophie, indignée.

"C'était pourtant une occasion en or de le faire. De plus, avec votre beauté, je présume que vous n'avez pas eu trop de difficulté à convaincre un des hommes du groupe de vous aider, n'est-ce pas mademoiselle Tardif ?"

"Vous avez tout faux et vous présumez mal, lieutenant, cracha la belle Sophie. De moins en moins princesse de conte de fées. Et de plus en plus déesse guerrière. Un peu comme Pallas Athéna, fille de Zeus, déesse de la guerre et des armes dans la Grèce antique. Les yeux, d'un vert si pur, lançaient maintenant des éclairs de fureur.

Une métamorphose spectaculaire.

Exactement ce qu'attendait le lieutenant pour clore la session : "Merci mademoiselle Tardif. Ce sera tout pour aujourd'hui, fit-il imperturbable.

Sophie Tardif sortit, la tête haute, sans dire un mot.

Une autre qui allait certainement mariner dans son jus.

.....

Pour procéder aux interrogatoires, le lieutenant avait choisi la bibliothèque, la seule pièce de la maison à avoir conservé son décor d'origine. En entrant, on se croyait revenu plus de cent ans en arrière. Les murs aux lambris foncés avec des rayonnages en bois d'acajou garnis de livres anciens aux reliures de cuir, lui paraissaient tout à fait indiqués pour l'exercice. Pourquoi ? Il n'aurait su dire. L'instinct peut-être ...

Mais à l'heure qu'il était, 1830, il en avait sa claque : "Et si on reportait les interrogatoires des trois hommes à demain, proposa-t-il à sa collègue.

"Quelle excellente suggestion, lieutenant, approuva la sergent-déetective Aya Diouf avec un large sourire. Elle aussi en avait sa claque.

Les entrevues avec les hommes zigotos furent donc reportées au lendemain.

26

Ce même soir, peu avant minuit, un conciliabule, des plus "top secret", allait se tenir dans l'une des chambres de la maison "hantée".

Elle : "Ferme bien la porte et ne parle pas trop fort au cas où les autres nous entendraient."

Lui : "OK, c'est fait ... Hum ... t'as vraiment pas l'air dans ton assiette. C'est à cause de l'interrogatoire ?"

Elle : "Oui. Et tu ferais bien de préparer le tien pour demain."

Lui : "Ben voyons, c'était si terrible que ça ?"

Elle : "Et même plus. Le grand policier, le lieutenant je ne sais pas qui, est loin d'être un imbécile. Il faut le reconnaître."

Lui : "Ça, on s'en doutait un peu quand même."

Elle : "D'accord. Mais quand on est seul avec lui et la policière noire qui nous observe et prend des notes, dans cette fichue bibliothèque "Art déco", c'est une autre paire de manches."

Lui : "Mouais ... T'es pas très encourageante."

Elle : "Non, pas très ... En tout cas, surveille ce que tu vas dire et même ce que tu ne diras pas. Parce qu'autrement, ça risque de mal aller pour nous. Y a pas grand-chose qui leur échappe à ces deux flics."

Lui : "T'en parles comme si ... "

Elle : "Comme si c'est du monde qu'on ne trompe pas facilement. Crois-moi."

Lui : "Oui, oui, je te crois." Puis se faisant câlin "Mmmmm ... On peut ..."

Elle : "Baiser ? Non. Pas ce soir, j'ai pas la tête à ça."

Lui : "Bon d'accord, comme tu veux, pas ce soir. Un autre soir alors ?"

Elle : "Non. C'est trop risqué. Les autres vont s'en rendre compte et ..."

Lui : "C'est étrange, avant de ... tu ne disais pas ça."

Elle : "Avant, c'était avant. Maintenant, c'est après et c'est fini."

Lui : "Ah bon, je vois ! Tu ne veux plus de moi, maintenant que je t'ai aidé à ..."

Elle : "Tu as tout compris."

Lui : Très mécontent : "T'es beaucoup plus dure que je le croyais. Attention, ça peut te jouer des mauvais tours."

Elle : Moqueuse : "Oooh des menaces ... brrr ... j'ai peur !!"

Lui : "Tu joues avec le feu, ma chère."

Il sortit en claquant la porte.

27

En arrivant au Centre d'enquête, tôt le lendemain matin, le lieutenant-détective Alexandre Denis trouva, sur son bureau, le rapport d'autopsie ainsi que le rapport de la Police scientifique.

Tout le monde avait fait diligence. Même Jean-Sébastien Larue-Lajoie, le pathologiste. Ce n'était certainement pas le lieutenant qui s'en plaindrait.

Le rapport de JSLL confirmait le fait que deux couteaux de boucher avaient été utilisés. Que la mort était survenue vers 4h30 du matin. Révélaient que les coups plus faibles avaient été portés au bas du corps. Le coup de grâce, à la carotide, porté avec une grande force. Le pathologiste ne tirait pas de conclusion, à savoir si une femme et un homme ou deux extra-terrestres avaient fait le coup.

Visiblement, JSLL considérait que l'exercice n'était pas de son ressort. Et il avait raison. Il appartenait au lieutenant et à son équipe d'enquête de trouver qui et pourquoi le crime avait été commis. Point barre.

Alexandre Denis soupira.

Ensuite, il lut le rapport de la Police scientifique.

Décevant, ce rapport.

Bien que les couteaux de boucher aient été scrutés à la loupe, les techniciens n'avaient trouvé aucune trace de sang. Pas plus celui de la victime que des assassins. Quant au sang trouvé, dans la cave, près du corps, c'était uniquement le sang de Christophe Pelletier.

Bilan des deux rapports : Pas grand-chose à se mettre sous la dent pour un policier-enquêteur. Le lieutenant soupira, une fois de plus.

.....

Vers 11h00, le lieutenant-détective Alexandre Denis, toujours flanqué de la sergent-détective Aya Diouf, se rendit rue Jeanne-Mance. C'était au tour des hommes zigotos à être interrogés.

28

Quand les détectives se pointèrent rue Jeanne-Mance, l'atmosphère était loin d'être au beau fixe dans la maison. Les zigotos étaient tous assis dans le salon, les traits tirés, la mine renfrognée. Ce fut à peine s'ils saluèrent les policiers.

Le spectre de Christophe Pelletier doit les hanter, pensa Alexandre Denis en s'adressant à Frédéric Côté, l'étudiant en psychologie et le plus jeune de la bande : "Veuillez nous suivre dans la bibliothèque, lança-t-il d'un ton sec.

Frédéric Côté déploya son corps longiligne et suivit les policiers, la mine boudeuse, en traînant volontairement les pieds. Avec toute la maturité d'un enfant de cinq ans, songea le lieutenant.

.....

"Vous aimez bien faire la fête monsieur Côté, attaqua Alexandre Denis.

"Ben oui et pourquoi pas, répondit le jeune homme en haussant les épaules.

"Je note que vous habitez chez vos parents. Que disent-ils de vos soirées bien arrosées dans les bars branchés de Montréal ?"

"Bof, rien. J'suis majeur après tout."

"Mais toutes ces sorties coûtent cher. Qui paie vos dépenses, monsieur Côté ?"

"Mes parents me donnent une allocation mensuelle."

"Ah bon ! Donc vous n'avez aucun souci matériel. C'est bien ça ?"

"Oui, c'est bien ça."

"Et comment vont vos études en psychologie ?"

"Qu'est-ce que ma vie privée a à voir avec le meurtre de Christophe Pelletier, se rebiffa soudain le jeune homme. Il commençait à s'énerver.

Parfait, songea le lieutenant en posant la question suivante : "Pourquoi avez-vous décidé de participer au défi lancé par Théo Bolduc, alors que vous devriez suivre vos cours à l'université ?"

"Ça ne vous regarde pas, rétorqua effrontément Frédéric Côté.

"Alors je vais croire que vous êtes ici pour créer un événement. Comme un meurtre par exemple. Et observer ce qui va se passer après. Les réactions des autres. Un joli travail pratique pour un étudiant en psychologie, n'est-ce pas ?"

"Vous dites des conneries, cracha le jeune homme. La colère déformait ses traits, beaux au demeurant. Cependant, dans ses yeux, on décelait un certain malaise. Le lieutenant vit qu'Aya en prenait note.

"C'est tout pour le moment, fit Alexandre Denis en le libérant.

Frédéric Côté sortit de la bibliothèque sans demander son reste.

29

Normand Roy, l'informaticien sans emploi, était un homme au physique assez quelconque. Taille moyenne, ni gros ni mince, visage ni laid ni beau. Trait distinctif: il portait des lunettes rondes RAY-BAN à monture métallique. Elles lui donnaient une vague allure d'intello.

Il entra dans la pièce d'un pas hésitant. Le regard méfiant derrière ses lunettes.

Manifestement, il aurait préféré être ailleurs. N'importe où plutôt que d'avoir à subir un interrogatoire. Lui, qui avait dû en subir plus d'un avant sa condamnation pour vols de données, n'avait pas du tout l'air heureux de devoir être confronté à la police une fois de plus.

Domage parce que le lieutenant n'avait aucune intention de le ménager : "Dites-moi pourquoi, lança-t-il durement, avoir décidé de venir vous enfermer ici avec six personnes. Un an de prison ne vous a pas suffi, monsieur Roy ?"

Normand Roy, qui ne s'attendait pas à une attaque aussi frontale, pâlit : "Je ... balbutia-t-il, j'ai ... pensé que ... hum ... l'aventure pouvait être divertissante."

"Et l'aventure, comme vous l'appelez, vous paraît-elle aussi divertissante maintenant, monsieur Roy ?"

"Évidemment pas, répondit Roy qui se remettait lentement de l'attaque frontale.

"Les autres savaient-ils que vous avez été condamné pour vol de données ?"

"Non, bien sûr que non."

"Se pourrait-il que Christophe Pelletier l'ait su et vous ait fait chanter ?"

"Mais pas du tout, répliqua Normand Roy avec véhémence.

Le lieutenant changea de tactique : "Qui, selon vous, peut l'avoir tué ?"

"Je ... je ne sais pas ... Je ... ne suis pas détective, moi !" Normand Roy se troublait à nouveau. La sueur perlait sur son front.

Pourquoi ? Que savait-il ? Avait-il participé au meurtre ? Un homme, qui n'avait aucun scrupule à voler des données bancaires, était-il capable de tuer ? Les deux détectives échangèrent un regard. Normand Roy leur cachait quelque chose. Mais quoi ?

.....

Après le départ de Normand Roy, il était temps pour Aya Diouf et Alexandre Denis d'interroger celui qui était à l'origine de toute l'affaire. L'influenceur, "le créateur de contenu", Théo Bolduc.

30

"Si je comprends bien, monsieur Bolduc, vous héritez d'une maison plus que centenaire qu'on dit hantée. Une maison qui a besoin de beaucoup de réparations. Des réparations dont vous ne pouvez assumer le coût à moins d'augmenter le nombre de vos abonnés. Ce qui vous donne l'idée de leur lancer un défi. Vivre ici avec vous pendant deux semaines. C'est bien ça ?"

En posant la question, le lieutenant observait le jeune homme assis devant lui. Sa collègue Aya Diouf prenait toujours des notes. Théo Bolduc, les jambes croisées, affichait un sourire de commande. S'il craignait l'interrogatoire, ça ne paraissait pas. Ce qui n'était pas une preuve d'innocence pour autant. Alexandre Denis et Aya Diouf avaient vu des coupables crâner jusqu'à la dernière seconde.

"Oui, c'est bien ça." Réponse brève. Voix assurée.

"Parmi les abonnés qui répondent à votre défi, vous en choisissez six. Trois femmes, trois hommes. Au hasard ?"

"Oui, au hasard. "

"Sans vous renseigner sur eux au préalable ?"

"Heu ... j'avoue que je me suis fié à mon pif." Premier signe d'hésitation.

"Il semble que votre pif n'ait pas décelé grand-chose, monsieur Bolduc."

Silence.

"J'en conclus que vous ignoriez que Sophie Tardif et Christophe Pelletier avaient eu une relation amoureuse quelques mois avant de relever votre défi."

"Heu ... en effet, je l'ignorais."

"Étonnant de la part de quelqu'un comme vous, monsieur Bolduc. Sur les réseaux sociaux, Christophe Pelletier s'en était vanté à plusieurs reprises."

"Ca m'a échappé, c'est tout." Voix assurée, mais regard fuyant.

"C'est vous qui avez découvert son corps et avez fait le 911. Rappelez-moi pourquoi vous êtes descendu au sous-sol ce matin-là, monsieur Bolduc.

"Pour vérifier le niveau d'huile dans la fournaise." Encore le regard fuyant.

La sergent-déetective Aya Diouf prenait religieusement des notes.

"Et si je vous disais que vous saviez exactement ce que vous alliez trouver au sous-sol ce matin-la. Que répondriez-vous, monsieur Bolduc ?"

"Que voulez-vous insinuer ?"

"Vous vous définissez comme un créateur de contenu. Et si commettre un meurtre faisait votre affaire ? Je me trompe ou, depuis ce jour, vous avez gagné encore plus d'abonnés. Donc plus d'argent dans vos poches. N'est-ce pas monsieur Bolduc ?"

"Ah je vois ! Ça vous prend un coupable à tout prix. Et vous avez décidé de me faire porter le chapeau." Disparu le sourire de commande. Remplacé par un rictus de colère.

Un autre qui va macérer dans son jus, pensa le lieutenant en libérant l'influenceur :
"Ce sera tout pour l'instant, monsieur Bolduc, déclara-t-il, impassible.

.....

Avant de partir, et sans consulter le commandant Brière, le lieutenant prit l'initiative d'affecter des policiers en uniforme à la surveillance des lieux sur une base de 24 heures sur 24. Et non, il ne voulait pas que l'un, l'une ou plusieurs des zigotos prennent la poudre d'escampette en catimini. Ce qui, compte tenu des entrevues qu'il avait menées, pouvait se produire. Et bof, se disait-il, il sera toujours temps de mettre Brière devant le fait accompli. Et d'affronter sa colère épicée de sacres pour un tel accroc à la procédure.

31

Quand le lieutenant-déetective Alexandre Denis et sa collègue la sergent-déetective Aya Diouf quittèrent la maison dite hantée, il était environ 15h00. Sur le chemin du retour vers le Centre d'Enquête, ils s'arrêtèrent dans un bar-café rue Saint-Laurent, histoire de comparer leurs impressions. Et pour Aya Diouf, de réviser les notes qu'elle avait scrupuleusement prises.

Vu l'heure, le café était presque désert. Plus tard, à la sortie des bureaux, la place serait pleine de monde venu prendre un verre avant de rentrer à la maison. Les deux policiers choisirent une table près d'une fenêtre et commandèrent des cappuccinos.

Délicieux ces cappuccinos. Tout en les savourant, ils firent le point sur ce qu'ils avaient observé chez les zigotos. "Ils ne sont pas heureux, c'est le moins qu'on puisse dire, ricana Alexandre Denis.

"En effet. Et Ludividne Langevin a raison quand elle dit que tout le monde se méfie de tout le monde."

"Sauf que dans la bande, il y a apparemment deux coupables."

"Personne ne sait encore qu'il y a deux coupables, lieutenant ?"

"Pas formellement, non."

"Mais vous l'avez laissé entendre quand vous avez interrogé Sophie Tardif, non ?"

"Oui. Mais je parierais ma chemise qu'elle n'en parlera pas autres."

"C'est une façon de voir les choses, oui ...Vous êtes toujours certain que ce ne sont pas des gens de l'extérieur qui ont fait le coup ?"

"Plus que jamais, Aya. Et toi, qu'en penses-tu ?"

"La même chose que vous, lieutenant."

"Si on se fie au résultat de l'autopsie, et bien que ton conjoint JSLL ne tire pas de conclusion, il semble qu'une femme et un homme aient poignardé Christophe Pelletier."

"Oui, je suis au courant, sourit la conjoint de JSLL.

"Une théorie qui se tient même si elle nous complique la vie, soupira Alexandre Denis en avalant une gorgée de cappuccino.

"À propos, on peut peut-être éliminer Ludivine Langevin de la liste. Des trois femmes, elle est la seule, selon moi, à n'avoir aucun motif de participer au meurtre, nota Aya Diouf en consultant son calepin de notes.

"Mmm ... Tu n'as pas tort. Mais elle soupçonne quelqu'un ... J'espère simplement qu'elle ne tentera pas de jouer au détective à notre place."

"Ouais, ça pourrait devenir dangereux pour elle. Mais qui peut-elle soupçonner ?"

"Qui en effet ? Si on élimine Ludivine Langevin, qui des deux autres femmes serait la plus susceptible d'avoir participé au meurtre ? La styliste de mode, Sophie Tardif, sûrement. Elle avait de sérieuses raisons d'en vouloir à Christophe Pelletier. Il a été plus qu'odieux avec elle. Quant à la journaliste à la pige, Josée Ferland, c'est beaucoup moins évident, mais pas impossible. Pour mousser sa carrière, peut-être."

"L'ambition, lieutenant. L'ambition : le désir de gloire, l'opportunisme, l'arrivisme. Josée Ferland en a le profil, non !"

Le lieutenant repensait à la jolie femme au nez retroussé, à la mine décidée : "La renommée à n'importe quel prix et tant pis s'il faut tuer pour y arriver. Mouais, ça reste un mobile assez mince, mais considérons la comme suspecte pour le moment."

Le lieutenant et sa collègue avaient fini leurs cappuccinos. Et parce que ça les changeait de la lavasse de la cafétéria du Centre d'enquête, ils en commandèrent deux autres. Les cappuccinos servis, ils reprirent la conversation là où ils l'avaient interrompue.

"Et les hommes, eux ? questionna Aya Diouf.

"Qu'est-ce que tu as noté sur eux, Aya ?"

"Les trois paraissent capables de maîtriser Christophe Pelletier."

"Oui, surtout s'il a été pris par surprise. Ce qui est le cas, semble-t-il."

Le lieutenant fit une pause pour prendre une gorgée de café. Puis : "Mais oui, les trois hommes sont jeunes et m'ont l'air en bonne forme physique. Même l'informaticien-escroc à lunettes rondes de faux intello, rigola-t-il.

"Même lui, fit Aya riant elle aussi.

"Maintenant, dit le lieutenant redevenu sérieux, laquelle des deux femmes et lequel des trois hommes ont conclu un pacte pour zigouiller Christophe Pelletier ?"

"Oui et qui a convaincu qui, quand et pour quelle raison."

"En tout cas, sauf Sophie Tardif et Christophe Pelletier, personne dans la bande ne se connaissait avant d'habiter dans la maison de la rue Jeanne-Mance. On a examiné le contenu de leurs téléphones cellulaires ainsi que de leurs ordinateurs. Et rien n'indique qu'elles et ils se connaissaient. Le pacte a donc dû se conclure après leur arrivée."

"Ils sont là depuis à peine une semaine et déjà ... Donc, si on résume, qui de Sophie Tardif ou de Josée Ferland aurait usé de ses charmes pour convaincre l'un des hommes à commettre un meurtre ? Les deux, chacune à sa manière, ont du charme à revendre. Cherchez la Femme, lieutenant, fit Aya Diouf mi-sérieuse.

"Tiens donc, ce bon vieux cliché qui refait surface, sourit le lieutenant. "Et selon toi, qui des trois hommes aurait succombé aux charmes de l'une ou l'autre de nos suspectes ?"

Aya sourit à son tour : "Là vous me posez une colle, lieutenant !"

"Écoute, attendons deux jours et on retournera les questionner. D'ici là, je suis quasiment certain que la tension va monter de plusieurs crans au sein de cette joyeuse bande. Et quelqu'un ou quelqu'une va peut-être craquer"

"Les laisser macérer dans leur jus comme vous dites ?"

"As-tu une autre méthode à me suggérer, Aya ?"

"Aucune lieutenant. Malheureusement !"

"Donc, armons-nous de patience. On ne sait jamais ce qui peut se produire."

Il était plus de 16h30 et la place commençait à se remplir de monde. Déjà on entendait les rires des buveurs assis au comptoir. Les deux détectives finirent de boire leur deuxième cappuccino, réglèrent l'addition et repartirent. Direction : le Centre d'Enquête.

32

Le lendemain, en début d'après-midi, la tension était à son comble chez les zigotos. Dans l'espoir d'alléger l'atmosphère, Ludivine Langevin proposa d'organiser un cocktail. Amuse-gueules, margaritas et daiquiris.

"Qu'en pensez-vous tout le monde, s'enquit-elle à la ronde.

Sophie Tardif et Josée Ferland approuvèrent l'initiative avec un enthousiasme modéré. Les trois hommes avec réticence au début. Mais finirent par convenir que "ce n'était pas une si mauvaise idée que ça après tout".

Pendant que les trois femmes s'activaient dans la cuisine à préparer les amuse-gueules, les trois hommes mixaient les drinks dans le salon.

Au bout d'un moment, les trois femmes, qui s'étaient faites belles pour l'occasion (maquillage soigné, robes élégantes), rejoignirent leurs compagnons dans le salon. Chacune apportait sur des assiettes les amuse-gueules artistement agencés.

Il y en avait pour tous les goûts. Des rouleaux feuilletés au chorizo, des crostinis au tomates cerises et chèvre, des crostinis chauds aux dattes, bacon et cheddar et même des crevettes laquées au sésame.

Les drinks servis, tous trinquèrent à "la fin du cauchemar".

Puis firent honneur aux appétissants amuse-gueules. L'atmosphère s'était considérablement allégée. La conversation allait bon train et toutes et tous évitaient de parler du meurtre et des interrogatoires. Quelques rires fusaient ici et là. Ludivine Langevin se félicitait intérieurement pour son initiative.

N'empêche qu'elle surveillait du coin de l'oeil les mimiques de la personne qu'elle soupçonnait de meurtre. Aurait-elle dû donner son nom au lieutenant ? se demandait-elle tout en croquant un délicieux crostini. Le problème était qu'elle n'était pas certaine à 100 % de sa culpabilité. Comment faire pour la coincer ? Pour que la personne en question, si c'était elle, se dénonce elle-même ?

Ludivine en était là dans ses réflexions quand soudain ...

... Sophie Tardif émit une sorte de râle, le verre à moitié vide qu'elle avait en main roulant sur le plancher. Elle avait les yeux révulsés, du vomi sur les lèvres. "Oh mon Dieu !! s'écria Ludivine en se précipitant vers elle et palpant son pouls.

"Je pense qu'elle est morte, fit-elle les larmes aux yeux. Les autres, sidérés, s'approchèrent. Théo Bolduc tâta le pouls de Sophie à son tour. Il ne battait pas. Durant au moins cinq minutes, il tenta des manoeuvres de réanimation cardiaque. Puis pendant qu'il plaçait un appel, Ludivine prit le relais. Mais en vain.

Théo Bolduc aurait dû faire le 911. Mais peut-être à cause du choc, de l'énervement, de l'incrédulité face à une mort aussi soudaine qu'inexpliquée, il avait composé le numéro de cellulaire du lieutenant-détective Alexandre Denis.

33

Le lieutenant s'apprêtait à se mettre à table pour un souper familial quand il reçut l'appel. Dans la maison du Carré Saint-Louis, ça sentait bon le bœuf braisé aux légumes que l'irremplaçable Armande avait préparé.

Voyant d'où provenait l'appel, le lieutenant alla le prendre dans son bureau. Ce fut avec stupéfaction qu'il entendit un Théo Bolduc, très énervé, lui apprendre la mort subite de Sophie Tardif. Certes, le lieutenant avait espéré que quelque chose se produise dans la maison de la rue Jeanne-Mance, mais pas ça.

Pas un autre décès.

Jamais au grand jamais.

"Vous, êtes bien certain qu'elle est morte ? s'enquit-il, souhaitant avoir mal entendu.

Théo Bolduc en était certain.

"Bon, j'arrive, fit-il d'une voix qui se voulait rassurante. Mais qui ne l'était pas.

Bien que la maison "hantée" ne soit pas très loin de chez-lui et qu'il aurait pu y aller à pied, le lieutenant prit sa voiture au cas où il devrait se rendre au Centre d'Enquête plus tard.

Chemin faisant, il téléphona au pathologiste Jean-Sébastien Larue Lajoie : "J'ai du boulot pour toi. Rejoins-moi à la même adresse que la dernière fois, dit-il après l'avoir salué. JSLL ne manifesta aucune surprise : "C'est bon, j'arrive, répondit-il simplement. Manifester de la surprise n'était pas dans l'ADN de ce pathologiste hors norme.

En arrivant, et par acquit de conscience, le lieutenant demanda aux deux policiers assis dans une autopatrouille qui faisaient le guet devant la maison, s'ils avaient noté quelque chose d'insolite aux alentours.

"Rien de spécial, lieutenant, lui répondit celui assis sur le siège du passager.

Manifestement, les deux policiers en faction ignoraient tout du drame qui se déroulait dans la maison "hantée".

Quand le lieutenant pénétra à l'intérieur, il fut reçu à peu près comme un sauveur par les cinq zigotos encore vivants. Elles et ils avaient une mine de déterrés. Toutes et tous semblaient avoir oublié les interrogatoires plus ou moins incriminants.

Le lieutenant s'approcha de Sophie Tardif qu'on avait allongée sur le divan pour pratiquer les manœuvres de réanimation. Tâtant le pouls de la jeune femme, il ne mit pas de temps à constater qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle.

Sophie Tardif, 26 ans, n'était plus.

Le lieutenant se demanda pourquoi personne n'avait pensé à faire le 911. Mais au vu de l'état d'hébétude avancée dans lequel il avait trouvé les zigotos encore vivants, il ne posa pas la question. De toute manière, si la cause de la mort qu'il soupçonnait, s'avérait, faire le 911 eut été inutile. JSLL confirmerait probablement ses doutes.

.....

JSLL arriva accompagné de sa dulcinée, la sergent-déetective Aya Diouf. Elle accourait à la rescousse de son chef, même si Alexandre Denis n'avait pas réclamé sa présence. N'empêche qu'il était très content de l'avoir à ses côtés, étant donné les circonstances. Ainsi, il lui demanda d'emmener les zigotos dans la bibliothèque.

Primo : il voulait protéger la scène de crime (parce que le salon en était une, il n'en doutait pas). Deuzio: il désirait les questionner en long et en large quand il aurait terminé avec JSLL.

Avant de rejoindre le pathologiste déjà à l'oeuvre, le lieutenant appela au Centre d'enquête pour avoir des techniciens en scène crime : "au plus coupant".

34

"Pas de doute, c'est un empoisonnement au cyanure de potassium. L'autopsie nous le confirmera, fit sobrement JSLL.

"C'est bien ce que j'ai pensé, l'odeur d'amende amère ne trompe pas, rétorqua Alexandre Denis.

L'odeur d'amende amère, qui se dégageait du cadavre, était très caractéristique d'un empoisonnement au cyanure de potassium. Lequel administré en fortes doses était un poison mortel. "Tu vas faire analyser les résidus dans son verre, j'imagine, demanda inutilement le pathologiste.

"Tout à fait."

"Elle avait 26 ans, tu dis ?"

"Oui."

"Quel gaspillage, déplora JSLL."

Une réaction aussi émotive de la part du pathologiste, qui en avait vu d'autres, était inusitée. Du moins pour Alexandre Denis.

"En effet, déplora-t-il à son tour. Lui aussi en avait vu d'autres mais là, c'était spécial. Comme tout le reste dans cette enquête "de merde" qui lui avait été imposée par le commandant Brière. Pour sûr, il ne l'en remerciait pas.

Jean-Sébastien Larue Lajoie et Alexandre Denis, penchés sur le corps de la jeune femme, parlaient à mi-voix. Comme pour ne pas la réveiller. Si belle de son vivant. Triste spectacle de la voir avec un ultime rictus qui la défigurait.

"Penses-tu qu'elle aurait pu se suicider, s'enquit JSLL.

"Nan. Surtout pas elle qui, selon moi, misait beaucoup sur sa beauté et l'effet qu'elle produisait sur les autres."

"Et ben dis donc, lieutenant, comme oraison funèbre c'est raté, commenta JSLL, légèrement moqueur.

Le lieutenant sourit pour la première fois depuis son arrivée dans la maison : "Tu as raison, c'est complètement raté, admit-il.

Un peu de légèreté ne nuisait pas. Parfois.

.....

Les techniciens en scène de crime se pointèrent quelques minutes plus tard. Aussitôt ils se mirent à l'oeuvre. Pour eux, c'était la deuxième fois en une semaine qu'ils faisaient le tour des lieux.

Et pendant ce temps, avant d'aller interroger les zigotos restants dans la bibliothèque, le lieutenant appela les parents de Sophie Tardif pour leur apprendre le décès de leur fille unique.

Ce n'était pas une tâche facile. Y aller avec tact, écouter les sanglots vite étouffés ou pas, démontrer de la compassion. Mais il fallait bien que quelqu'un le fasse avant qu'ils apprennent sa mort dans les médias. Déjà, à l'extérieur de la maison, les vans de télévision et tutti quanti étaient aux aguets, une fois de plus.

35

Dans la bibliothèque, les zigotos, sous l'étroite surveillance d'Aya Diouf, étaient silencieux. On aurait pu entendre une mouche voler s'il y en avait eu dans la maison. Mais il n'y en avait pas. Même les mouches fuyaient cette maison de malheur.

D'entrée de jeu, le lieutenant visa la jugulaire : "Votre amie a été assassinée. Par l'un ou l'une d'entre vous. Lequel ou laquelle ? dit-il sèchement en promenant son regard d'acier sur l'assistance.

Silence radio.

Alexandre Denis n'avait pas la preuve par A plus B de ce qu'il avançait. Pour adopter la thèse du meurtre, il lui aurait fallu le rapport d'autopsie. À tout le moins. Mais il estimait que le moment n'était pas à la nuance. Pour lui, pas de doute Sophie Tardif avait été assassinée. Et deux meurtres en une semaine, dans une enquête qui lui pesait de plus en plus, le rendaient impatient.

La seule réaction qu'il obtint, à peine perceptible d'ailleurs, fut celle de Ludivine Langevin qui coula un regard vers l'un des trois hommes. Était-ce lui qu'elle soupçonnait ? À moins qu'elle ait été de connivence avec lui pour commettre les deux meurtres, pensa alors le lieutenant. Et ce, même si Aya et lui l'avaient rayée de la liste des suspects. Ou peut-être que ce regard ne voulait rien dire, après tout.

Pendant l'heure qui suivit, il bombardait les cinq zigotos de questions jusqu'à épuisement. Le sien et celui de tout le monde. Il ne s'attendait pas à des aveux; il n'en eut pas une fois de plus.

Toutes et tous aimaient bien Sophie Tardif. "Un peu m'as-tu vue, mais très gentille". Et non, elles et ils ignoraient tout de son passé.

Connaissaient-ils le cyanure de potassium et ses dangers ?

"Pas du tout". Et ainsi de suite ...

C'était n'importe quoi. D'une mauvaise foi à hurler.

Le lieutenant ne hurla pas mais ce n'était pas l'envie qui manquait.

Cette fois, il ne prit aucune chance. Il réorganisa la surveillance de 24/7.

Désormais, les policiers en uniforme monteraient la garde à l'intérieur au lieu de rester à l'extérieur. C'était plus prudent. Au cas où il y aurait une autre mauvaise surprise. Du genre overdose de fentanyl ou de je ne sais quoi encore.

Vers 21h00, les techniciens en scène de crime avaient terminé.

JSLL également. Après avoir embrassé sa dulcinée Aya Diouf, avoir assuré le lieutenant qu'il procéderait à l'autopsie "le plus vite possible", le pathologiste les quitta sachant que leur travail à tous deux allait se poursuivre pendant quelques heures.

"Je ne vous envie pas, commenta-t-il en serrant à nouveau la femme qu'il aimait dans ses bras.

36

Quand ils sortirent de la maison, laissant les zigotos sous bonne garde policière et assez moroses (c'était le moins de le dire) les deux enquêteurs furent assaillis par les journalistes, qui faisaient le pied de grue dans la rue, guettant le scoop.

"Je n'ai pas de commentaire, fit Alexandre Denis aussi poliment qu'il le put. Et ce, en dépit de l'agacement qu'il dissimulait assez mal d'ailleurs.

Une fois dans la voiture du lieutenant, Aya Diouf n'ayant pas pris sa voiture pour venir, remarqua : "Vous ne les portez pas beaucoup dans votre cœur."

"Qui ça ? demanda le lieutenant, feignant l'innocence.

Aya Diouf sourit : "Et pourtant votre femme, l'animatrice de télévision, Kim Lemelin, est une journaliste, non !"

"Ce n'est pas le même genre de journalisme, Aya. Alors là, pas du tout ! rigola le lieutenant, un peu mal à l'aise malgré tout. Puis changeant de sujet : "Hum ... as-tu remarqué quelque chose quand j'interrogeais toute la bande ?"

"Heu ... peut-être le regard que Ludivine Langevin a lancé à la dérobée à ..."

"Exactement, Aya. Ton interprétation ?"

"Mmmm ... c'est probablement lui qu'elle soupçonne."

"Mouais ... " À moins qu'on se trompe au sujet de Ludivine. Qu'elle soit de connivence avec lui pour les deux meurtres."

"Je ne pense pas, lieutenant. Pas elle."

"Mmmm ... Et lui, est-il un des deux meurtriers. Je n'en suis pas certain non plus."

"Il est effectivement le dernier auquel j'aurais pensé pour ..."

Le lieutenant soupira : "Lors du meurtre de Christophe Pelletier, on a fouillé la maison de fond en comble mais on a pas fouillé les membres de la bande. On aurait dû. "

"C'est facile de dissimuler une capsule de cyanure. À moins de procéder à une fouille à nu. Et on avait pas de mandat pour ça."

"C'est vrai ... Et si Sophie Tardif est l'une de nos deux coupables, et que pour une raison que l'on ignore, elle aurait menacé de tout dévoiler. Le complice aurait pris peur et décidé d'en finir avec elle ?"

"C'est une bonne hypothèse, lieutenant."

"Mais ça ne nous dit toujours pas lequel des trois hommes est mêlé à l'affaire."

"Non. Malheureusement."

"En tout cas, si Ludivine Langevin sait ou a vu quelque chose, il nous faut trouver un moyen de la questionner à l'insu des autres. Et ça, ça risque d'être difficile. On va devoir retourner les interroger individuellement. Quitte à poser des questions anodines aux autres."

"Comme ça, les autres ne sauront pas qui a parlé de quoi ou de qui."

"Mouais ... Ce n'est pas l'idéal mais je ne vois pas d'autre solution."

"Moi non plus, lieutenant."

Le lieutenant-détective Alexandre Denis et sa collègue la sergent-détective Aya Diouf firent le reste du trajet en direction du Centre d'enquête dans un silence plus préoccupé que confortable. Beaucoup de *si* et très peu de *voilà*.

Cette fois, ils ne s'arrêtèrent pas rue Saint-Laurent ou ailleurs. Il se faisait tard et il y avait encore trop à faire.

37

Le lendemain matin, le lieutenant était dans son bureau à se creuser les méninges sur la marche à suivre concernant les deux meurtres de la Jeanne-Mance quand il eut un appel du commandant Brière. Il aurait préféré ne pas répondre. Mais ça n'aurait fait que retarder l'échéance. Il prit l'appel.

Brière était furieux. Pas de bonjour ni rien : "Comme ça tabarnak, encore une fois, faut que j'apprenne par les journaux qu'il y a eu deuxième meurtre rue Jeanne-Mance."

"Ouais et ...?" Le lieutenant n'avait pas encore lu les journaux. Il songea que son "pas de commentaire" de la veille n'avait pas servi à grand-chose. Les journalistes s'étaient débrouillés autrement pour sortir la nouvelle. Comme toujours.

"Comment ça "ouais et" ... Tu te fous de ma gueule, mon sacrament !"

"Loin de moi cette intention, mon commandant, ironisa Alexandre Denis. En un sens, le lieutenant le savait, il aurait dû rédiger un rapport d'étape et l'envoyer à Brière. Mais flûte et merde, il en avait ras-le-bol de toute l'affaire.

Au bout du fil, le commandant Brière ne décolérait pas : "Pis à part ça, monsieur se permet d'affecter des patrouilleurs à une surveillance de 24/7 sans me consulter. Une dépense que je vais devoir justifier. Une surveillance qui n'a pas empêché un deuxième meurtre d'être commis, hostie."

La surveillance de 24/7 à l'extérieur avait eu uniquement pour but d'empêcher les zigotos de s'échapper. Résultat du confinement forcé : un second meurtre. Brière n'avait pas complètement tort. Le lieutenant le reconnut du bout des lèvres.

"Hem ... ils montent la garde à l'intérieur maintenant, se défendit-il.

Mal lui en prit car le ton du commandant, déjà acrimonieux, monta de plusieurs crans : "Tabarnak de chriss de câlisse, encore une fois tu ne m'as pas consulté !"

"Auriez-vous préféré que je laisse ceux que vous appelez les crackpots sans surveillance dans la maison. Au risque d'avoir un troisième meurtre sur les bras ?" Le lieutenant commençait à en avoir plein son casque. L'entretien (si on peut l'appeler ainsi) menaçait de se terminer en bataille rangée.

Brière, à court d'arguments, n'était cependant pas homme à reconnaître sa défaite : "Je veux un rapport détaillé sur mon bureau avant la fin de la journée. C'est-tu assez clair ça, cracha-t-il avant de mettre fin à l'appel. Sans un au revoir.

Zéro à zéro, pensa Alexandre Denis en s'installant devant son ordinateur pour rédiger le fichu rapport, si "aimablement" réclamé.

38

Centre d'enquête, Place Versailles.

Il n'était pas dit, ni même écrit où que ce soit, que la journée se terminerait sans qu'un nouveau drame ne se produise. Le lieutenant finissait tout juste d'envoyer le fameux rapport d'étape à l'irascible commandant Brière quand ...

... on entendit des cris venant des toilettes pour femmes. C'était indéniablement la voix de la sergent-déetective Judith Chomsky toujours enceinte de trois mois. Aussitôt, les sergents-déetectives Marie Garneau et Aya Diouf volèrent à son secours.

Judith Chomsky perdait du sang.

Ce fut une Judith, pâle comme la mort, qui revint dans la salle, soutenue par ses deux collègues. "Il faut appeler une ambulance, dit Marie Garneau très inquiète.

Consternation générale.

Contre toute attente, le sergent-déetective Frank Régimbald fut le premier à réagir. Il avait déjà son téléphone en main et fait le 911.

Judith sanglotait maintenant. Alerté par tout le branle-bas, le lieutenant, sortit en hâte de son bureau. Après avoir compris ce qui se passait, il prit Judith Chomsky dans ses bras et la berça comme une enfant.

"Je ne veux pas perdre mon bébé, balbutiait Judith, entre deux sangots, la tête contre l'épaule du lieutenant. "Ça n'arrivera pas, ma belle, murmura doucement ce dernier, sans être certain de ce qu'il avançait.

Mais encore une fois l'heure n'était pas aux nuances.

Quand l'ambulance arriva, tout le monde voulait accompagner Judith à l'hôpital.

Dans des circonstances semblables, on oubliait les dissensions, les prises de bec et autres petits désagréments inévitables quand on travaillait en équipe. Surtout aux Homicides du SPVM. Tous pour un et un pour tous.

Sauf que là, on ne pouvait embarquer toute la bande dans l'ambulance. Le lieutenant trancha. C'était lui le chef de meute après tout. Il accompagnerait Judith à l'hôpital.

.....

Chemin faisant, Alexandre Denis téléphona au mari de Judith Chomsky, Tristan Delanoix. Il le mit brièvement au courant de la situation. Bouleversé (on le serait à moins) Delanoix demanda à quel hôpital on emmenait sa femme adorée. Le lieutenant le lui dit. "J'arrive, répondit Delanoix, la voix chevrotante d'émotion.

Le lieutenant ne repartit de l'hôpital qu'une fois rassuré sur le sort de sa collègue. Judith Chomsky était saine et sauve. Elle ne perdrait pas son enfant. Mais, parce qu'il y avait un "mais" et de taille, la sergent-déetective devrait rester alitée pour le restant de sa grossesse. Ce qui signifiait : un membre de l'équipe en moins pour les mois à venir.

39

Quand il arriva chez-lui vers 21h30, Alexandre Denis avait une faim de loup. Normal. Pour le lunch, il n'avait mangé qu'un mauvais sandwich au jambon à la cafétéria du Centre d'Enquête.

Encore une fois, il avait raté le coucher des jumelles qui dormaient déjà. Nicolas, lui, était dans sa chambre à faire semblant d'étudier, pensa-t-il. Kim, qui l'attendait, lui servit un restant d'escalopes de veau au marsala avec une tombée d'épinards. Il trouva le tout délicieux.

"Dure journée, lui demanda Kim en le regardant dévorer.

"En effet, répondit-il entre deux bouchées : "Judith Chomsky a failli perdre son enfant, aujourd'hui. On a fait venir une ambulance. Présentement, elle est hospitalisée. Mais hors de danger. Le bébé aussi, semble-t-il.

"Oh mon Dieu ! Et ...?" À voir l'expression d'Alexandre, Kim avait compris que l'histoire ne se terminait pas là. Il y avait un hic, elle en était certaine.

Alexandre le lui révéla. Judith devrait rester alitée pour le reste de sa grossesse.

"Exactement comme ce qui m'est arrivé pour les jumelles, remarqua Kim.

"En effet ... Et même si je perds un membre de l'équipe pour les mois à venir, je comprends très bien la situation, crois-moi. On va devoir se passer de Judith."

"Judith ne sera pas remplacée pour cette période ?"

"Nan." Alexandre avait terminé son repas.

Kim proposa de prendre une tisane.

Il ne raffolait pas des tisanes, mais accepta sans rechigner cette fois.

"Où en es-tu dans ton enquête sur les meurtres de la rue Jeanne-Mance, s'enquit Kim, les tisanes préparées. Elle avait lu les journaux, bien entendu. Être au courant de tout ce qui grouillait et grenouillait dans la sphère publique, parfois même pas du tout publique, faisait partie de son boulot. Cependant, elle n'en savait pas plus au sujet du second meurtre que ce que les journaux avaient rapporté. Elle ignorait donc quelle méthode avait été utilisée pour tuer Sophie Tardif.

Théoriquement Alexandre n'était pas censé parler de ses enquêtes, mais il faisait entièrement confiance à la discrétion de son épouse. Elle avait une bonne écoute, ne racontait pas ce qu'il lui révélait à tout venant. Souvent même elle l'aidait à y voir plus clair. Tant et si bien qu'il la mit au parfum sans hésiter.

Au diable la confidentialité !

"Du cyanure de potassium, s'écria Kim. Mais c'est épouvantable !"

"Je ne te le fais pas dire, grimaça Alexandre.

"Crois-tu toujours pouvoir trouver les coupables rapidement ?"

"De moins en moins. Et je ne peux pas les forcer à demeurer dans cette fichue maison indéfiniment. Jamais je n'obtiendrai de mandat pour ça. Déjà que je me sens coupable de les avoir obligés à y séjourner deux semaines comme prévu, je ..."

"Oui, je comprends."

Kim eut l'élégance de ne pas rappeler à son flic de mari qu'elle l'avait mis en garde au sujet d'un confinement prolongé. "Ils risquent de s'entretuer, lui avait-elle dit au début de l'enquête." "Qu'est-ce que tu comptes faire alors ?"

"Pour l'instant, ils sont sous bonne garde policière. Demain, avec Aya Diouf, je retourne les questionner un à un. On verra ce que ça donnera, soupira Alexandre en sirotant sa tisane camomille et menthe.

"Savent-ils que le meurtre de Christophe Pelletier a été commis par deux d'entre eux. Un homme et une femme selon le rapport d'autopsie ?"

"Maintenant, ils le savent. Mais ça ne change pas grand-chose. Ça ne nous dit toujours pas laquelle et lequel ont commis ce meurtre."

"Se pourrait-il que Sophie Tardif ait été l'une des deux ? Après tout, elle avait été la maîtresse du philosophe. Et la relation s'était terminée de façon assez inélégante, il me semble, non !"

"J'ai envisagé la même chose que toi, Kim. Elle était la seule des trois femmes à avoir un réel mobile. Il l'avait ridiculisée sur les médias sociaux. Oui, elle pourrait l'avoir tué avec pour complice un des trois hommes. C'est très possible."

"Et même probable ?"

"Et même probable, convint Alexandre. L'hypothèse lui souriait de plus en plus.

"Et pour une raison X,Y,Z elle et son complice se seraient disputés. Le complice aurait alors décidé de la tuer en lui refiletant une capsule de cyanure."

"Tout à fait."

"Qui a mixé les drinks ce soir-là. Et surtout qui les a servis ?"

"En plein dans le mille, ma chérie ! s'exclama Alexandre. Dis donc, ça t'intéresserait de remplacer Judith Chomsky pendant son absence ? Je pourrais essayer d'arranger ça avec Brière."

"Ha, ha, ha, très drôle, s'esclaffa Kim.

Les deux époux finirent de boire la tisane et montèrent à leur chambre en se tenant par la main. Le reste leur appartenait. Soyons discrets.

40

Ce même soir, rue Jeanne-Mance dans la maison "hantée".

Dans sa chambre, au troisième étage, Ludivine Langevin avait toujours aussi froid. Et à cette sensation de froid, dûe à un chauffage inadéquat, s'ajoutait la crainte. De fait, elle éprouvait plutôt une peur panique.

Oui. Une peur panique ...

Elle avait noté que celui, qu'elle soupçonnait, la regardait bizarrement depuis un couple de jours. Avait-il perçu son malaise face à lui ? Si oui, serait-elle la prochaine victime ? Certes, il y avait des policiers en faction quelque part dans la maison.

Mais était-elle en sécurité pour autant ?

Les flics ne pouvaient être partout à la fois.

Quand le lieutenant-détective Alexandre Denis les avaient questionnés toute la bande, elle était venue à deux doigts de parler. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait ? À ce moment-là, elle n'avait que des soupçons.

Maintenant et surtout depuis qu'elle l'avait vu servir les drinks le soir du meurtre de Sophie Tardif, elle en était quasiment sûre. Quoique pas encore à 100%. Pour combien de temps encore allait-elle pouvoir jouer le jeu, supporter ce stress ? À moins qu'elle trouve un moyen de ...?

N'arrivant pas à s'endormir, Ludivine se retournait dans son lit, pesant le pour et le contre. Elle n'avait plus le choix. Advienne que pourra, il fallait qu'elle parle. Elle prit son téléphone cellulaire et faillit composer un numéro .

Celui du cell du lieutenant-déetective Alexandre Denis. Mais elle se rendit compte qu'il était un peu plus de 23h00. Pas une heure pour déranger quelqu'un chez lui.

Renonçant à placer l'appel, Ludivine se leva et alla barricader sa porte en poussant une commode devant. La commode était très lourde. Elle poussa de toutes ses forces en ahanant. Elle voulait demeurer en vie. Elle le voulait désespérément.

Et dans son esprit enfiévré, il était moins une.

Ludivine Langevin mit beaucoup de temps à s'endormir.

.....

Dans sa chambre l'influenceur, Théo Bolduc, avait, lui aussi, beaucoup de peine à s'endormir. Ses followers lui manquaient. Il pensait à tout le précieux matériel qu'il aurait pu partager avec eux.

Il maudissait intérieurement le lieutenant-déetective Alexandre Denis pour lui avoir interdit de publier quoi que ce soit sur Instagram. Pour qui se prenait-il ce soi-disant super flic !

41

Le lendemain, la sergent-déetective Aya Diouf et le lieutenant-déetective Alexandre Denis se rendirent rue Jeanne-Mance. Bien décidés à en finir avec le silence des zigotos. Finis, les airs de martyrs et les réponses évasives.

Du moins, c'était ce qu'ils désiraient tous les deux.

Sauf que entre ce qu'ils désiraient et ce qui se produirait, il y avait un grand pas à franchir. Ainsi, ils avaient répété le scénario deux fois plutôt qu'une. Comme d'habitude, le lieutenant poserait les questions, Aya Diouf observerait la moindre des mimiques de tout un chacun en prenant des notes. Bien entendu, leur principale cible était Ludivine Langevin et ce qu'elle avait à dire.

Cette fois, pas de quartier, elle parlerait.

.....

En arrivant, le lieutenant demanda aux policiers de faction qui prenaient un café dans la cuisine, s'ils avaient quelque chose à signaler.

"Rien jusqu'à présent, lui répondit l'un d'eux.

Ensuite, Alexandre Denis se dirigea vers la bibliothèque où était réunie toute la bande. Là où se tiendraient, une fois de plus, les interrogatoires. Aya Diouf lui emboîta le pas. Les deux enquêteurs commenceraient par les trois hommes.

Un à un, cette fois.

Mais avant de procéder, le lieutenant leur posa à tous les mêmes questions qu'il avait martelées trois jours auparavant. Au cas où ...

Qui sait, quelqu'un donnerait peut-être un signe quelconque.

"Qui était pour vous Sophie Tardif ? Saviez-vous qu'elle avait été la maîtresse de Christophe Pelletier ?" Comment vous paraissait-elle le soir du meurtre ? "Le cyanure de potassium, ça vous dit quelque chose ?"

Et ainsi de suite ...

Tous donnèrent sensiblement les mêmes réponses. À moins, qu'en groupe, personne n'ose exprimer le fond de sa pensée. Ce qui n'était pas impossible.

Ce fut quand le lieutenant leur posa la dernière question : "Qui d'entre vous a servi les drinks ?" que l'un d'entre eux eut une réaction singulière. Un léger tremblement de la paupière gauche. Signe indubitable d'anxiété, de stress intense. Signe presque imperceptible mais qui n'échappa pas à l'oeil averti des enquêteurs.

Noter les tics et le langage corporel des gens faisait aussi partie des techniques d'enquête. Ignorer ces techniques était toujours une erreur. Aya Diouf ne commettait pas ce genre d'erreur. Elle nota le léger tremblement de la paupière gauche dans son calepin.

Précisons que les trois hommes, y inclus, celui au léger tremblement de la paupière gauche, avaient répondu qu'ils ne se souvenaient pas de qui avait servi les drinks. Le choc de la mort tragique de Sophie Tardif avait rendu leur mémoire commodément défaillante.

42

Josée Ferland, la journaliste indépendante, fut la première des deux femmes, encore vivantes, à passer au "confessionnal".

Sans grande surprise, elle donna d'abord à peu près les mêmes réponses évasives qu'elle avait faites devant le groupe. Au bout d'un moment et après mûre réflexion, semblait-il, elle ajouta certains détails. Détails loin d'être anodins.

Elle avait remarqué que le soir du meurtre, Sophie Tardif paraissait mal à son aise. Même quand, avec Ludivine, elles préparaient les bouchées toutes les trois : "J'ai trouvé ça étrange. Parce qu'avec Ludivine, on s'amusait à inventer des amuse-gueules originaux. On riait beaucoup toutes les deux. Alors que Sophie, pas du tout. Elle travaillait machinalement, l'air absent."

"L'air absent dites-vous ? insista le lieutenant.

"Oui, l'air absent. Ou peut-être, l'air inquiet. En tout cas, il y avait chez-elle quelque chose qui ne tournait pas rond."

"Et quand vous êtes allées rejoindre les hommes au salon ?"

"On voyait qu'elle se forçait pour sourire. Pour participer à la conversation. "

L'air absent, peut-être l'air inquiet. Elle se forçait pour sourire. Pour participer à conversation. Josée Ferland, en bonne journaliste, avait noté ces détails. Détails qui renforçaient la thèse de la culpabilité de Sophie Tardif pour le meurtre de Christophe Pelletier. Du moins, dans l'esprit du lieutenant. Et probablement dans celui d'Aya Diouf aussi car la sergent-détective écrivait furieusement tout dans son précieux calepin.

"Pourquoi avez-vous tardé à nous révéler ces détails, mademoiselle Ferland ?
questionna le lieutenant. Pour la forme seulement.

"Devant les autres, je n'ai pas osé. Mais sachant que le moindre détail comptait
pour vous, j'en parle maintenant."

"Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas !" Il y avait de l'ironie dans la voix
d'Alexandre Denis. Mais un brin seulement.

Josée Ferland n'en tint pas compte.

"Exactement, lieutenant, fit-elle. "Et ... Sophie, quel que soit le motif de sa mort,
ne la méritait pas."

"Merci pour votre témoignage, mademoiselle Ferland."

43

Vint le tour de Ludivine Langevin.

Quand elle se présenta au "confessionnal", la jeune femme avait perdu son aplomb initial. Envolés, le ton narquois, l'arrogance. Elle paraissait, inquiète, bouleversée. Elle avait la mine défaite de quelqu'un qui avait très mal dormi.

Le lieutenant, qui en avait plus qu'assez d'être pris pour une valise, comptait s'épargner les questions de base. Questions auxquelles, il en était certain, elle aurait répondu évasivement comme tous les autres.

Il n'eut même pas à ouvrir la bouche.

Ludivine Langevin prit les devants et pas n'importe comment.

"Hier soir, j'ai failli vous téléphoner, lieutenant. Mais il était plus de 23h00 et je n'ai pas voulu vous déranger à une heure aussi tardive, déclara-t-elle spontanément.

Pour une entrée en matière, c'en était toute une !

Si le lieutenant était étonné, il ne le manifesta pas. Surtout ne jamais montrer d'émotion. Ça aussi faisait partie des techniques d'enquête. Il attendit donc la suite, impassible.

"C'est le meurtre de Sophie Tardif qui m'a convaincue de parler, commença Ludivine. Je pense, mais pas à 100%, savoir qui l'a tuée."

"Vraiment ?"

"Oui, vraiment. Aussi, qui a tué le philosophe Christophe Pelletier."

Courte pause.

"Peu après son meurtre, je parle du philosophe, j'ai entendu des voix dans la chambre de Sophie, laquelle est à côté de la mienne. Ça ressemblait à une dispute. Je ne comprenais pas distinctement ce qui se disait."

Autre courte pause.

"Mais quand j'ai entendu la porte de la chambre de Sophie claquer avec violence, j'ai entrouvert la mienne pour voir qui en sortait. Le corridor était mal éclairé, mais j'ai quand même reconnu qui c'était. Je me sens mal de ne pas vous l'avoir dit avant, lieutenant. Mais là, je ne peux plus me taire. Je ... je l'avoue ... j'ai peur d'être la troisième victime."

"Et pourquoi craignez-vous de devenir la troisième victime, Ludivine ? demanda doucement lieutenant. Il n'avait pas le cœur de signaler à la jeune femme que son silence depuis quelques jours était une obstruction à la justice.

"J'ai dû involontairement laisser paraître mes soupçons ... Depuis la mort de Sophie Tardif, il me regarde bizarrement ... Comme si il percevait mes doutes."

C'était bien beau, les soupçons, les doutes, les regards bizarres, les craintes et tout le reste. Mais Ludivine n'avait toujours pas donné le nom de celui qu'elle soupçonnait.

"Avez-vous vu qui a servi les drinks, le soir du meurtre de Sophie Tardif ? s'enquit Alexandre Denis avec un brin d'impatience.

"Justement, c'était lui."

Toujours pas de nom.

Bien que, pas un instant, il n'ait douté de la véracité des dires de la jeune femme, le lieutenant estimait avoir démontré suffisamment d'empathie et de patience à son endroit : "Et qui est ce *il* dont vous nous parlez depuis quinze minutes, Ludivine ? questionna-t-il plus sèchement qu'il n'était nécessaire. Mais bon, nul n'est parfait en ce bas monde, pas vrai !

"C'est ..." Quand Ludivine révéla enfin le nom de l'homme qu'elle soupçonnait, les détectives échangèrent un regard.

C'était effectivement l'homme sur lequel le regard de Ludivine avait glissé lors du premier interrogatoire. L'homme qui était le dernier auquel les deux enquêteurs auraient pensé. Les rouages bien huilés du cerveau d'Alexandre Denis se mirent à s'activer à la vitesse grand "V".

Que faire de cette révélation ? Pouvait-il obtenir un mandat d'amener sur la foi d'un seul témoignage ? Comment protéger Ludivine pour le reste de son séjour dans cette maison de malheur ?

"Hum ... vous comprenez, Ludivine, que je ne peux pas vous permettre de rentrer chez vous dans l'immédiat. Je vais demander un mandat d'amener, mais je ne suis pas certain de l'obtenir. Par ailleurs, je peux ajouter un troisième policier de garde ici. Avec pour instruction de surveiller les allées et venues du type en question. Et vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Qu'en pensez-vous ?"

Ludivine Langevin était une jeune femme intelligente, courageuse. Elle soupira mais comprenait très bien la situation : "Ça me va, lieutenant, convint-elle simplement.

"Merci pour votre aide précieuse, Ludivine, dit le lieutenant en lui serrant cordialement la main.

.....

Les entrevues avec chacun des trois hommes se déroulèrent rapidement. Sans grande surprise, comme prévu. Seul détail à signaler : celui que Ludivine soupçonnait eut à nouveau un léger battement de la paupière gauche quand il fut question de "qui avait servi les drinks le soir du meurtre de Sophie Tardif".

Mais pas d'aveux.

44

Quand les détectives quittèrent la maison de la rue Jeanne-Mance, il était passé midi. Ils avaient faim. Avant de retourner au Centre d'enquête, ils s'arrêtèrent pour prendre une bouchée dans un restaurant qu'Alexandre Denis fréquentait à l'occasion, rue Saint-Denis. On y servait des sandwichs à se rouler par terre.

Aya Diouf commanda un sandwich poulet rôti crudités, équilibre et fraîcheur. Alexandre Denis, un sandwich jambon emmental, un classique.

Tout en dégustant leur repas, ils firent le point sur ce qu'ils avaient appris.

"Et si Ludivine se trompait du tout au tout ? dit le lieutenant se faisant volontairement l'avocat du diable

"C'est une possibilité mais j'en doute, répondit Aya Diouf. "En y repensant bien, ajouta-t-elle, si l'on part du principe que Sophie Tardif était l'instigatrice du meurtre de Christophe Pelletier, ce type-là est des trois hommes, le plus susceptible de s'être laissé séduire par elle. Même au point de l'aider à commettre un meurtre."

"C'est ce que je pense aussi. Les deux autres sont plutôt sûrs d'eux-mêmes alors que lui, beaucoup moins. Il y a quelque chose de pas très équilibré chez-lui. "

"Exactement. Lui, on dirait qu'il a besoin de prouver qu'il existe. Qu'il est capable d'accomplir des coups d'éclat. Il l'a déjà fait, alors oui, Ludivine ne se trompe pas."

"Bien d'accord."

"Vous allez demander un mandat d'amener, comme vous l'avez dit, lieutenant ?"

"Pour ça, il faut que je passe par Brière. Et c'est loin d'être dans la poche."

"Brrr ... Je ne voudrais pas être dans vos souliers, lieutenant, s'esclaffa Aya Diouf.

"Et tu trouves ça drôle, rigola Alexandre Denis à son tour.

Il aimait bien travailler avec Aya Diouf, une femme brillante, d'un commerce agréable sans être obséquieuse. Dans un passé pas si lointain, elle avait été une excellente avocate de la défense avant de décider d'entrer dans la police. Pourquoi ce changement de carrière ? Et bien tout simplement, et elle ne s'en cachait pas, elle en avait eu marre de défendre des gens pas toujours innocents.

Elle voulait être du côté de la vraie justice. Celle qui pinçait les coupables plutôt que de contribuer à les faire innocenter. Si bien qu'à 36 ans Aya Diouf ne regrettait pas son choix. Une idéaliste, direz-vous. Peut-être. En tout cas, cela s'appelait avoir une conscience civique et c'était tout à son honneur.

Et en un sens, le lieutenant avait eu un peu le même parcours. Avec son doctorat en sociologie et sa maîtrise en criminologie, il aurait pu aisément détenir une chaire de professeur à l'université. Mais la vie en avait décidé autrement. Après ses études, il avait été embauché comme profileur au SPVM. C'était à moment-là qu'il avait eu la piqûre.

Celle de devenir un vrai policier. Il avait donc fait l'École de police, pour par la suite, réaliser son rêve : être enquêteur. Certes, dans des moments de déprime, il lui arrivait de regretter son choix. Mais pas souvent. Dans l'ensemble, à 45 ans Alexandre Denis s'estimait heureux d'exercer sa profession.

Les sandwiches terminés, les deux détectives commandèrent des cafés.

"Les relations entre Brière et moi ne sont pas au beau fixe en ce moment, dit le lieutenant à brûle-pourpoint en sirotant son café.

"J'imagine mal comment elles peuvent être autrement, commenta Aya Diouf.

La sergent-détective n'avait pas à affronter directement les colères du commandant. Heureusement pour elle. Mais les sautes d'humeur de Brière, étant légendaires dans la Division, elle était au courant comme tout le monde.

Alexandre Denis hocha la tête.

"Elles le sont parfois au beau fixe, ça dépend de son humeur du moment, reconnut-il. Une autre gorgée de café, ensuite éprouvant le besoin de défendre Brière (il ne savait trop pourquoi) il ajouta : "Brière n'est pas un mauvais bougre, au fond. Il s'emporte facilement mais ça ne dure jamais très longtemps. En résumé, comme je le dis souvent, il jappe mais ne mord pas."

"Encore faut-il avoir la force d'endurer ses jappements, fit Aya Diouf en souriant.

"Ça, je te l'accorde, répondit le lieutenant en souriant lui aussi.

Puis : "Hum ... n'empêche que je m'inquiète pour Ludivine Langevin. Même avec un troisième policier dans la maison, ne nous racontons pas d'histoire, elle court un danger. Ce type-là est désespéré. Donc capable de tout. Idéalement, pour le mandat d'amener, il nous faudrait des aveux. Mais comment diable les obtenir avant qu'il ne soit trop tard, soupira le lieutenant.

"J'éprouve la même crainte que vous."

Aya Diouf regarda ses notes : "Quand vous l'avez interrogé, le tremblement de sa paupière gauche en disait long sur son niveau de stress. L'oeil gauche signifie la défense, le danger. C'est très inquiétant."

"En effet ... Je vais devoir me montrer très convaincant avec Brière."

"Vous le pouvez. Je n'en doute pas un seul instant, lieutenant."

"Merci de me faire confiance, Aya ... Dès notre retour au Centre d'enquête, je prends rendez-vous avec lui. Pour cet après-midi si possible."

"Souhaitons que ce soit possible."

"Il faut que ce le soit."

45

Le lieutenant-détective Alexandre Denis n'eut aucune difficulté à obtenir un rendez-vous. L'après-midi même. À 16h00.

"Enfin, avait répondu Brière au téléphone, tu te décides à me consulter avant de faire des conneries !" C'était discutable comme réaction, mais le lieutenant s'abstint de tout commentaire. Ce n'était pas le moment de déclencher une polémique pour si peu.

Avant de se rendre au Quartier général, dans les bureaux du commandant, il prit la précaution de rédiger un affidavit. Et si tout se passait bien avec Brière, il le lui ferait signer. Brière étant un fonctionnaire assermenté devant notaire pour procéder.

.....

Contre toute attente, en se présentant dans les bureaux du commandant Brière, le lieutenant eut droit au rituel du café *latte*. Dans le monde brièrien, cela équivalait à offrir le calumet de paix.

Tout en mettant sa machine à café en marche, Brière remercia le lieutenant pour le rapport d'étape qu'il lui avait fait parvenir : "Bien rédigé, très clair, bravo Alexandre !"

Wow !

Les cafés *latte* servis, le lieutenant entra immédiatement dans le vif du sujet.

Il parla des dernières entrevues qu'il avait menées. N'omit aucun détail. Le tremblement de la paupière gauche du présumé meurtrier. Le témoignage de la journaliste indépendante Josée Ferland, laquelle avait noté le malaise qu'éprouvait Sophie Tardif, le soir de son meurtre.

Le lieutenant fit une courte pause pour prendre une gorgée de café *latte* :

"Excellent café comme toujours, commandant, fit-il en souriant. Un peu de flatterie dans le sens du poil ne coûtait pas cher et ne pouvait nuire. Brière, tout content, eut un large sourire.

Re: Wow !

Ensuite, le lieutenant parla des révélations de Ludivine Langevin. Ses soupçons après avoir vu le présumé meurtrier sortir de la chambre de Sophie Tardif en claquant la porte peu de temps après le meurtre de Christophe Pelletier. Elle l'avait également vu servir les drinks le soir du meurtre de la jeune femme. Et pour terminer : les regards étranges que, selon elle, le présumé meurtrier lui lançait depuis un couple de jours. Sa crainte de devenir la troisième victime.

"Hum ... J'ai pris sur moi, avoua le lieutenant, d'affecter un troisième policier avec mission de surveiller les allées et venues du présumé coupable."

Le commandant, qui avait tout écouté en silence, émit le commentaire suivant : "Tu as bien fait d'affecter un troisième policier, Alexandre. Le type, dont tu parles, m'a tout l'air d'une bombe prête à éclater."

"D'un moment à l'autre. J'en ai bien peur, commandant."

"Il faut préparer un affidavit pour obtenir un mandat d'amener au plus vite."

"C'est fait, commandant."

"Comment ça, c'est fait ! Qu'est-ce qui est fait ?"

"L'affidavit. Je l'ai rédigé avant de venir ici. Vous n'avez qu'à le lire et signer." Le lieutenant sortit le document de sa serviette et le posa sur le bureau du commandant.

"Décidément, tu penses à tout, Alexandre. Je te félicite. Un autre *latte*, peut-être ?"

"Avec plaisir, commandant."

Brière refit du café, signa l'affidavit et dit : "On va en faire des copies et j'envoie l'original au juge Bazin. On est dans ses bonnes grâce toi et moi, donc on devrait avoir une réponse après-demain au plus tard."

Après-demain, c'est peut-être trop tard, songea Alexandre Denis. Dans les bonnes grâces du juge Bazin ou pas, la lenteur du système l'irritait au plus haut point. Mais pour ne pas rompre la paix toute relative du moment, il se tut.

En sirotant son deuxième *latte* en compagnie de son chef, le lieutenant nota que, pas un instant, le commandant n'avait sacré. Et ben oui, il y avait parfois de bons moments avec Brière.

46

Le lendemain matin, le lieutenant reçut deux rapports. Celui de l'autopsie de Sophie Tardif confirmant la mort par absorption d'une dose massive de cyanure de potassium. Celui de la police scientifique qui mentionnait des résidus de la substance mortelle dans le verre de la jeune femme.

C'était clair net et précis.

Est-ce que cela confirmait le meurtre ? Non.

Il restait une infime possibilité que Sophie Tardif se soit suicidée. Tellement infime qu'Alexandre Denis refusait d'y croire. Est-ce que cela impliquait la jeune femme dans le meurtre de Christophe Pelletier ? Non plus.

Cependant, pour un enquêteur de la trempe du lieutenant, il existait une règle. Une règle écrite plus de cent ans auparavant par Sir Arthur Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes. À savoir: quand on a éliminé l'impossible, ce qui reste, si improbable soit-il, est nécessairement la vérité.

Tout ça pour dire que le lieutenant attendait avec impatience le mandat d'amener. Il espérait que le juge Bazin, dans un moment de zèle, émette le fichu mandat le jour même au lieu du lendemain. Il en était là, dans ses réflexions, quand le sergent-détective Guy Lambert vint frapper à sa porte.

Guy Lambert, à 54 ans, était le doyen de l'équipe. Toujours d'humeur égale, pas un mot plus haut que l'autre, pas de récriminations intempestives, il était un excellent détective. Que veut-il donc ? se demanda Alexandre Denis, intrigué.

Il n'allait pas tarder à l'apprendre. Et la nouvelle ne le remplirait pas de joie.

"Avec l'absence de Judith Chomsky, je sais que le moment est mal choisi. Mais je compte prendre ma retraite le mois prochain, lieutenant, annonça le sergent-détective, un trémolo dans la voix.

"Ah oui ! Je sais que tu as l'âge et les années de service réglementaires pour prendre une retraite anticipée, mais pourquoi si tôt, Guy ? Tu ne te plais plus avec nous ?"

"Ce n'est pas ça du tout, lieutenant."

"C'est quoi alors, Guy ?"

"Denise, ma femme, est malade. Elle souffrait de migraines intermittentes depuis quelque temps. Nous venons d'apprendre qu'elle a une tumeur maligne de l'hypophyse et seulement quelques mois à vivre. On a encore deux ados à la maison. C'est trop de travail pour elle. Je veux l'aider du mieux que je peux ... Passer avec elle, le temps qu'il nous reste." Guy Lambert avait les larmes aux yeux.

Déchirant, atroce, bouleversant, cruel !

Le lieutenant était sous le choc. Il connaissait Denise, une femme rieuse et pleine de vie. C'était injuste. Denise et Guy formaient un couple unis. Ces deux-là s'aimaient comme au premier jour.

Il ne pouvait que compatir. Accepter le départ de l'un des meilleurs éléments de l'équipe. Pas le plus flamboyant, mais un bon soldat, une valeur sûre.

"Si je peux faire quoi que ce soit pour vous deux, Guy, n'hésite pas à me le faire savoir, répondit-il simplement. Dans des moments aussi dramatiques, la sobriété était de mise. Pour ça, Alexandre Denis savait y faire.

"Merci de comprendre, lieutenant.

47

Ce soir-là, chez les Lemelin-Denis.

Quand Kim et Alexandre eurent bordé les jumelles, qu'Alexandre eut tenté d'amorcer un dialogue intelligent avec Nicolas, sans grand succès pour la énième fois (toujours le choc des générations), le couple alla prendre une tisane au salon.

"Tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette, remarqua Kim. Elle avait l'impression de se répéter ces temps-ci. Mais bon ...

Alexandre, malgré ses efforts pour ne pas assombrir ses rares moments en famille, n'était définitivement pas dans assiette. La journée avait été dure. Ce qu'il avait appris au sujet de Denise et Guy Lambert y était pour beaucoup. Qui plus est, le juge Bazin prenait son temps. Il n'avait pas fait de zèle. Le mandat d'amener irait au lendemain ou peut-être plus tard encore.

"Ce soir, au lieu d'une tisane, je prendrais volontiers un verre de vin ... Qu'en penses-tu Kim ?"

"Je pense que c'est une excellente idée, mon chéri !"

Encore du vin ! Kim aurait préféré s'en passer mais elle sentait qu'Alexandre avait besoin qu'elle l'accompagne, ce soir-là.

Alexandre alla chercher la bouteille de Cabernet Sauvignon entamée au souper et prit deux verres propres. Le vin servi, il mit Kim au courant du malheur qui s'abattait sur le couple Lambert. La retraite anticipée. La chimiothérapie palliative, la morphine pour atténuer les douleurs et le dénouement inéluctable.

"Oh mon Dieu, c'est affreux, s'écria Kim.

"Affreux et injuste, renchérit Alexandre.

"Quel destin épouvantable ! C'est d'une tristesse ..."

Kim prit une gorgée de vin avant d'enchaîner : " J'y pense ... avec l'absence de Judith Chomsky et la retraite de Guy Lambert, ça va te faire deux membres en moins dans ton équipe."

"Oui, mais là, je serais plutôt malvenu de me plaindre, tu ne trouves pas ?"

"Bien sûr ... ce serait même gênant si tu le faisais. Mais heureusement, ce n'est pas dans ta nature."

Alexandre eut un mince sourire. Le premier de la soirée : "Merci d'apprécier ce qui est dans ma nature, ma chérie."

"De rien, mon amour, fit Kim lui rendant son sourire. "Mais dis donc, ajouta-t-elle, est-ce possible que Guy Lambert soit remplacé."

"Ça n'est pas impossible qu'il le soit, éventuellement. Mais quand, je l'ignore et franchement ce n'est pas ce qui m'importe pour le moment."

"Bien entendu, mon amour ... Hum et qu'arrive-t-il avec le mandat d'amener ? Tu ne m'en as pas encore parlé."

"Pour une raison très simple. Je ne l'ai pas reçu. Demain peut-être ? Ou à la Saint-Glinglin ! La lenteur du système, tu vois ce que je veux dire." Alexandre se détendait peu à peu et c'était une bonne chose.

"Je vois très bien ce que tu veux dire, sourit Kim.

Elle aussi se heurtait à la même lenteur du système dans sa profession. Quoique dans son cas, les atermoiements, les retards pouvaient être ennuyeux, couteux même, mais n'étaient pas une question de vie ou de mort. Comme cela pouvait l'être dans une enquête policière pour meurtre. Deux meurtres présentement.

Alexandre se sentait terriblement responsable de la mort de Sophie Tardif. Et ce, même s'il croyait qu'elle avait trempé dans le meurtre de Christophe Pelletier.

Après le meurtre de ce dernier, il avait, pour éviter qu'ils se perdent dans la nature, décidé de forcer les zigotos à demeurer sur place. C'était une erreur.

Une erreur de débutant. Ce qu'il n'était pas. Il aurait dû prévoir le pire. Maintenant, il s'agissait de prévenir le meurtre de Ludivine Langevin. Et comme il dépendait du système, il se sentait impuissant.

Kim, qui connaissait bien comment fonctionnaient les rouages du cerveau de son époux, lui dit : "Je t'en prie, mon chéri, cesse de penser que tu es responsable de la mort de Sophie Tardif. Tu n'y es pour rien."

"Je n'en suis pas si sûr, Kim ... J'ai pris une mauvaise décision, il faut que j'assume. Ce n'est pas facile mais j'y arriverai bien un jour ou l'autre."

Alexandre se massa les tempes : "Au fond, toute cette affaire de la rue Jeanne-Mance, je ne l'ai pas voulue. Brière me l'a imposée. Dès le départ, j'avais des préjugés contre toute la bande. Surtout Théo Bolduc, l'influenceur qui ne vit que pour avoir plus d'abonnés. Je sais que ce monde-là existe mais je le trouve puéril, artificiel. Tellement éloigné de qui nous sommes, toi, moi, nos parents, nos amis, nos collègues."

"Que ça nous plaise ou non, ce monde-là prend de plus en plus d'espace dans la sphère numérique. Beaucoup ne se renseignent que sur les réseaux sociaux. Un monde où pullulent les fausses nouvelles, les complots et j'en passe. Tu n'es pas le seul, mon amour, à trouver que ce monde-là est puéril, artificiel, renchérit Kim.

"Ouais, je sais."

La bouteille de Cabernet Sauvignon était vide. Alexandre ne proposa pas d'en ouvrir une autre. Kim, non plus. C'était préférable.

48

Et pendant ce temps dans la maison de la rue Jeanne-Mance ...

... il y avait une bousculade au troisième étage. Devant la chambre de Ludivine Langevin, les trois policiers de faction tentaient de maîtriser l'un des trois hommes. Celui-là même que leur avait indiqué le lieutenant-déetective Alexandre Denis.

L'homme se débattait comme un diable dans l'eau bénite. Armé d'un couteau de cuisine, dissimulé dans une manche de son chandail, il avait tenté de forcer la porte de Ludivine. Manifestement, ce n'était pas pour lui conter fleurette.

Dans la mêlée, l'homme avait sorti son couteau. Il essayait de s'en servir pour blesser les policiers. Pas une bonne idée du tout quand on avait affaire à trois gaillards rompus à toutes les techniques d'auto-défense.

Le forcené, fut enfin maîtrisé, menotté et pas très doucement, mais sans qu'il y ait effusion de sang, heureusement. Et pendant qu'en dépit de l'heure tardive, l'un des policiers téléphonait au lieutenant-déetective Alexandre Denis, un autre préparait un chocolat chaud pour une Ludivine Langevin bouleversée et frissonnante. Inutile de mentionner, qu'alertés par tout le ramdam, les autres zigotos, sortis de leur sommeil, étaient stupéfaits.

.....

Le lieutenant s'apprêtait à se mettre au lit avec sa douce quand il reçut l'appel.

"J'arrive, dit-il. Son taux d'alcoolémie dépassait la limite permise pour conduire, mais qu'importe, il prit sa voiture pour se rendre rue Jeanne-Mance.

C'était là un des avantages de pouvoir produire un badge de police si, par malheur, il se faisait arrêter. Ce qui ne se produisit pas.

Rue Jeanne-Mance, seules les fenêtres de la maison "hantée" étaient illuminées. Dans les autres demeures, tout le monde devait probablement dormir du sommeil du juste. Après avoir garé sa voiture, le lieutenant entra sans frapper. La porte était entrebâillée. On l'attendait avec impatience, semblait-il.

Policiers et zigotos étaient réunis dans le salon. Dans un coin, le contrevenant avait les yeux fermés. On eut dit qu'il somnolait. Alexandre Denis n'avait toujours pas de mandat d'amener, bien entendu. Mais là, il avait suffisamment ce qu'il fallait pour l'incarcérer : tentative d'infraction, résistance et voie de fait envers des policiers lors d'une arrestation. Mais toujours rien pour l'accuser de meurtre. À moins que le foutu zouave se décide à parler. À avouer.

Le foutu zouave en question demeurait obstinément muet. Pas même un "Oui", un "Non" ou un "Fichez-moi la paix." De guerre lasse, le lieutenant lui lut le code Miranda : "Je vous arrête pour ... Vous avez le droit de garder le silence ... Le droit à un avocat pendant un interrogatoire ... Si vous n'en avez pas, un avocat sera commis d'office."

Ensuite s'adressant à deux des policiers : "Emmenez-le au poste. Je l'interrogerai demain matin." Il demanda au troisième policier de demeurer sur place. Histoire de veiller au grain. Pas question que les autres zigotos détalent en vitesse.

Avant de quitter et après s'être assuré que Ludivine Langevin se soit remise de ses émotions, le lieutenant interdit à toute la bande de partager quoi que ce soit sur les réseaux sociaux. Tant et aussi longtemps qu'il ne donnerait pas son accord.

Et s'il n'en tenait qu'à lui, ce ne serait pas demain la veille.

49

Après une nuit écourtée, le lieutenant arriva au poste à 7h00 du matin. Avant de se diriger vers la salle d'interrogatoire, il laissa un message sur le pupitre d'Aya Diouf. La sergent-déetective, l'ayant accompagné tout au long de l'enquête, il lui demandait de le rejoindre, dès son arrivée, à la salle d'interrogatoire numéro 2. Pour assister au dénouement. Il lui devait bien ça.

Il passa ensuite acheter deux cafés à la cafétéria. Un pour lui et un pour le prisonnier. Quand il entra dans salle d'interrogatoire, le type était déjà là. Sans avocat. Il n'avait pas eu le temps ni le loisir d'en appeler un.

Le lieutenant le savait et misait là-dessus pour poser les "questions qui tuent" avant que l'homme ne se souvienne qu'il pouvait avoir un avocat s'il le demandait. Certes, le lieutenant n'était pas frais et dispos. Mais le prisonnier l'était encore moins. Il avait le teint gris de quelqu'un qui n'avait pas dormi du tout.

Le policier en uniforme qui l'accompagnait, alla se poster devant la porte de la salle d'interrogatoire, comme c'était l'usage.

Le lieutenant posa un gobelet de café devant le prisonnier qui ne le remercia pas. Il se contenta de lui jeter un regard mauvais derrière ses lunettes de faux intello. Lesquelles avaient miraculeusement survécu à l'échauffourée de la veille au soir.

Après avoir signalé que la session serait filmée et enregistrée, Alexandre Denis posa la première question sans autre forme de préambule : "Ludivine Langevin avait deviné, n'est-ce pas monsieur Normand Roy ?"

"Avait deviné quoi ?"

"À vous de me le dire, monsieur Roy."

"Vous dire quoi, exactement ?"

Le lieutenant frappa du poing sur la table. La technique de la carotte et du bâton. Le café étant la carotte, évidemment. Et parlant de café, Normand Roy, surpris par le poing sur la table, s'étouffa avec la gorgée qu'il était en train de prendre.

Imperturbable, Alexandre Denis attendit que le petit malin ait fini de crachoter :
"Pourquoi avoir tenté de forcer sa porte, armé d'un couteau de cuisine ?"

"Je suis somnambule de temps en temps, fit le petit malin.

"Somnambule, tiens donc !"

"Ben oui, somnambule."

"Depuis quand ?"

"Depuis toujours."

Le lieutenant frappa à nouveau du poing sur la table. Le prisonnier s'étouffa une seconde fois avec une gorgée de café.

"Un problème de déglutition, monsieur Roy ?"

"Vous vous foutez de ma gueule, cracha l'autre qui commençait à s'énerver.

"Oui. Et tant que vous me prendrez pour un imbécile, je continuerai."

Quand Aya Diouf se pointa avec un café, la joute verbale battait son plein. La sergent-détective salua chaleureusement son chef. Le prisonnier, beaucoup moins chaleureusement.

50

"Quelle était la nature de vos rapports avec Sophie Tardif, monsieur Roy ? demanda le lieutenant, Aya Diouf assise à ses côtés. Et toujours pas d'avocat

"Je vous l'ai déjà dit. Je la trouvais gentille. Mais sans plus."

"Sans plus ! En êtes-vous bien certain ?"

"Évidemment, que j'en suis certain !"

"Évidemment ?"

"Ben oui, évidemment. Combien de fois, faut-il que je le répète !"

Le lieutenant se tourna vers sa collègue : "À ton avis, Aya, combien de fois faut-il que monsieur Roy nous mente ?"

"Hum ... probablement jusqu'à épuisement du stock, lieutenant, sourit la sergent-détective, entrant la danse comme la pro qu'elle était.

"Ça tombe bien, on a tout notre temps, sourit Alexandre Denis à son tour.

Normand Roy, lui, ne souriait pas.

Le lieutenant en profita pour continuer à taper sur le clou : "Sophie Tardif était une très belle femme. Un véritable trophée pour un informaticien sans emploi, un ex-prisonnier de droit commun. Pas vrai, monsieur Roy ?"

De gris qu'il était, le teint du prisonnier virait dangereusement au violet. Et ce n'était pas parce qu'une gorgée de café bloquait ses voies respiratoires cette fois.

"Vous dites n'importe quoi, parvint à cracher Normand Roy.

"Ah oui, je dis n'importe quoi. Qu'en penses-tu, Aya ?"

La sergent-détective faisant mine de réfléchir : "Hum ... je ne crois pas. Ce n'est pas dans vos habitudes en tout cas."

"Merci Aya, sourit le lieutenant avant de poser la question suivante : "Où vous êtes-vous procuré le cyanure de potassium, monsieur Roy ?"

"Ah, c'est donc ça. Vous voulez me faire porter le chapeau."

"S'il vous fait, pourquoi pas !"

"Mais je n'ai rien à voir avec le meurtre de Sophie Tardif, moi."

"Ah non. Vraiment ?"

"C'est n'importe quoi, bordel !"

"Les gros mots, maintenant. Et devant une dame en plus ! Ce n'est pas très poli. Qu'en dis-tu Aya ?"

"Pas très poli, en effet, renchérit Aya Diouf.

La joute devenait passionnante. Mais seulement pour les flics. Normand Roy paraissait au bord de l'implosion.

Vers midi, on fit une pause.

Le flic en uniforme de faction à la porte emmena le prisonnier aux toilettes. Aya Diouf s'offrit pour aller chercher des sandwichs et du café à la cafétéria. Alexandre Denis alla dans son bureau prendre ses messages et par la même occasion voir si tout allait bien au sein du reste de l'équipe d'enquête.

Tout allait bien. Heureusement. Il n'avait pas besoin d'un autre drame ou d'une autre annonce de départ à la retraite. Ni ce jour-là, ni un autre jour.

Cerise sur le sundae, il avait reçu le mandat d'amener dûment signé par le juge Bazin. Mandat d'amener dont il n'avait plus réellement besoin puisque Normand Roy avait été pris sur le fait. Mais mandat qu'il était quand même préférable d'avoir, juste au cas où. En retournant à la salle d'interrogatoire, Alexandre Denis était gonflé à bloc. Normand Roy n'avait aucune chance de s'en sortir.

51

Dans la salle d'interrogatoire numéro 2, Aya Diouf avait apporté les sandwichs et le café. Elle attendait le lieutenant pour manger. Normand Roy avait déjà entamé son sandwich. Il mâchonnait sans appétit. Aucune surprise là.

"Ce sont des sandwichs au jambon moutarde comme d'habitude, lieutenant, dit Aya, avec un sourire en coin."

"Il doit probablement y avoir du jambon en spécial au supermarché, ricana Alexandre Denis.

"Sans doute, répondit Aya en riant.

Pendant cet échange anodin, Normand Roy, l'air morose, continuait à mâchouiller son sandwich. Il était clair qu'il appréhendait la fin de la pause. Il n'avait pas tort.

Son sandwich terminé, le lieutenant passa en mode attaque et quelle attaque !

"Quand vous avez relevé le défi de Théo Bolduc, vous étiez désespéré. Vous aviez même une capsule de cyanure en réserve pour vous suicider. Vous aviez un CV entaché, pas d'emploi. Pas d'amie de cœur non plus. Vous me suivez, monsieur Roy ?"

Courte pause.

Le prisonnier mâchouillait toujours.

"D'ailleurs, parlons-en de vos relations avec les femmes. Vous êtes le genre d'homme auquel elles confient volontiers leurs secrets, le bon ami quoi. Le bon gars qu'elles ne prennent jamais pour amant. Mauvais pour l'ego ça. N'est-ce pas monsieur Roy ?" Pas de réponse de la partie adverse.

Normand Roy accusa le coup en s'étouffant avec la dernière bouchée de son sandwich. C'était une attaque, comme dirait, en bas de la ceinture. Cruelle, sans aucun doute. Mais *à la guerre comme à la guerre*.

Le lieutenant reprit de plus belle : "Or quand, dès le début, Sophie Tardif vous a fait les yeux doux, tout a changé pour vous. Pensez-donc, une sirène semblable qui s'intéressait à vous ! Du coup, vous étiez prêt à décrocher la lune pour elle. Pas vrai, monsieur Roy ?"

Pas de réponse.

"Et quand la très belle Sophie Tardif, après avoir couché avec vous, vous a proposé sur l'oreiller de l'aider à tuer Christophe Pelletier, éperdu d'amour, vous avez accepté."

Le lieutenant continuait à tisser sa toile.

Une toile dans laquelle, il comptait bien capturer sa proie. Et pour tout dire, avec sa tête de beau ténébreux, sa mâchoire carrée, son regard d'acier, ses six pieds, trois pouces et des poussières, il avait l'avantage. L'autre avec son physique ordinaire, son menton fuyant, ses épaules tombantes, ses yeux de myope, ne faisait pas le poids.

Pas un seul mot ne sortait de ses lèvres qui tremblaient légèrement.

"Hélas, hélas ! votre félicité fut de courte durée. La belle Sophie, ayant obtenu ce qu'elle désirait de vous, vous a laissé tomber. Vous n'avez pas accepté ce rejet qui mettait brutalement fin à votre rêve de bonheur. Elle vous avait trompé, humilié. C'était insupportable. La traîtresse ne méritait plus de vivre."

Le prisonnier avait cessé de mâchouiller.

Le lieutenant assena le coup final : "En servant les drinks, le soir du meurtre, vous avez subtilement dilué la capsule de cyanure de potassium dans le verre de Sophie Tardif et attendu froidement que le poison fasse effet. Ça n'a pas été long. Vous l'avez tuée, monsieur Roy."

Dans la pièce, on pouvait entendre le silence. Il était plus de 16h30.

52

À 17h00, Normand Roy demanda à parler à l'avocat qui l'avait défendu lors du vol de données bancaires. Au téléphone, ce dernier dit "qu'il ne prenait pas de causes de meurtres."

Le prisonnier aurait donc un avocat criminaliste commis d'office.

Encore fallait-il en joindre un ou une à l'heure qu'il était.

Et cela ne se faisait pas en criant ciseau.

Pendant que le lieutenant appelait l'Aide juridique, Aya Diouf alla chercher des cafés. Le prisonnier eut droit à une pause-pipi. Il semblait en avoir cruellement besoin.

À 18h00, le lieutenant avait trouvé un avocat. Mais comme ce dernier habitait à l'autre bout de la ville, la circulation à Montréal étant ce qu'elle était avec les cônes oranges et tout le bazar, le criminaliste tardait à arriver.

À 19h00, le criminaliste n'était toujours pas là.

Or, peut-être que Normand Roy avait réfléchi pendant sa pause-pipi, toujours est-il qu'à 19h15, il signait des aveux complets sans la présence de l'avocat.

Il reprit donc le chemin des cellules, plus voûté que jamais.

"Il me fait presque pitié, remarqua la sergent-déetective Aya Diouf.

"Mouais ... Je ne sais pas l'effet qu'il me fait, Aya, reconnut le lieutenant-déetective Alexandre Denis. Il était épuisé, lessivé. Il n'avait qu'une idée en tête : rentrer à la maison. Retrouver les siens. Prendre ses jumelles dans ses bras. Essayer de dialoguer avec Nicolas pour la énième fois. Tout raconter à Kim, la femme de sa vie.

53

En arrivant au Centre d'enquête le lendemain matin, le lieutenant-détective Alexandre Denis téléphona au commandant Brière. Il aurait pu le faire la veille, mais il était tellement vidé qu'il n'avait pas eu la force et surtout pas l'envie de parler à son chef. Même si tout allait relativement bien entre eux pour le moment.

Mais là, différer l'appel lui aurait sans doute valu une série de sacres dont il pouvait fort bien se passer.

Après avoir résumé l'interrogatoire, il dit : "Ça y est, c'est fait. Normand Roy a signé des aveux complets. Je vous ferai un rapport écrit et détaillé dès que je le pourrai."

"Le rapport peut attendre une couple de jours. Mais bravo, Alexandre ! Un cinglé de moins dans nos jambes."

"Mouais ... Évidemment, au procès, son avocat va probablement invoquer la démence ou quelque chose d'approchant."

"Probablement. On verra bien dans l'temps comme dans l'temps."

"Ouais, mais c'est moi qui vais devoir témoigner en cour."

"J'te fais entièrement confiance, Alexandre."

Hein !?! Première nouvelle, pensa le lieutenant.

"Le reste des crackpots est toujours dans la maison de la Jeanne-Mance, je suppose ?"

"Oui mais pas pour longtemps. Je vais les rencontrer ce matin avec Aya Diouf. Pour les libérer. Chose certaine, ils ne vont pas s'en plaindre."

"Ha, ha, ha ! Toute l'affaire est quand même invraisemblable, tu trouves pas ?"

Le lieutenant hésita avant de répondre.

Une affaire que Brière lui avait imposée. Une affaire dans laquelle, il n'avait pas fait "un sans faute". Il avait toujours la mort de Sophie Tardif sur la conscience, toute manipulatrice et meurtrière ait-elle été. S'il n'avait pas obligé toute la bande à rester sur place après le meurtre de Christophe Pelletier, peut-être serait-elle encore en vie. Ou peut-être pas après tout ...

"Invraisemblable, en effet, finit-il par dire.

54

Dans la maison de la rue Jeanne-Mance, les quatre zigotos encore sur place avaient fait leurs bagages. Dire qu'ils avaient hâte de ficher le camp eut été bien en deça de la vérité. Sous la surveillance du policier de faction et pour une dernière fois, ils attendaient dans le salon toujours aussi lugubre.

Curieuse, Aya Diouf demanda à Théo Bolduc s'il comptait vendre la maison.

Ce dernier répondit avec une assurance désarmante :

"Pas du tout ... Depuis sa construction, il y a plus de cent ans, cette maison a un passé dramatique, je vais la transformer en musée des horreurs avec visite guidée. Je suis sûr que mon sponsor va trouver l'idée fascinante. Mes followers aussi. Leur nombre va tripler. Ça va être super."

Ludivine Langevin le regardait de travers. Manifestement, elle ne trouvait pas l'idée fascinante. Et tout était à parier qu'elle ne suivrait plus l'influenceur, ni sur Instragram ni ailleurs.

Le policier de faction sourcillait en se raclant la gorge.

La sergent-déetective Aya Diouf et le lieutenant-déetective Alexandre Denis n'en croyaient pas leurs oreilles. Eh, boboy !!

Ainsi s'achevait leur enquête dans le monde des influenceurs et influenceuses. Un univers parallèle et qui le resterait pour eux. Sans aucun doute possible.

Andrée Sauriol, Montréal, le 14 février 2025

